

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Deuxième article.)

A Madame la Directrice du JOURNAL DES DEMOISELLES.



MADAME,

J'espérais, dès votre livraison actuelle, remplir une grande partie de la tâche que j'ai assumée et du devoir que j'ai si volontiers contracté vis-à-vis de vos nombreuses et tout aimables lectrices. Mais une remise, aussi inopportune pour nous que pour les étrangers accourus à Paris dès la fin du mois dernier, est venue contrarier fort nos projets et mon espérance. L'Exposition qui devait être ouverte le 1^{er} mai, ne l'a été que le 15, c'est-à-dire au moment où il vous faut mettre sous presse, et malgré le décret qui fixait cette nouvelle date, l'inauguration de cette grande lutte industrielle et pacifique n'a été que très-partielle.

Je ne dis pas cela pour la cérémonie officielle, qui a été tout ce qu'elle pouvait être. Elle a eu lieu exactement le mardi, 15 mai, à une heure, et elle a été fort brillante, nonobstant les tristesses et les rigueurs de l'implacable lune d'avril, vulgairement dite *lune rousse*, qui, aujourd'hui 17 mai, continue de nous poursuivre jusqu'en dehors de ses limites naturelles, c'est-à-dire au delà de son dernier quartier, ce qui est fort injuste, et de nous faire un ciel entièrement pluvieux et sombre.

Environ deux mille personnes des plus qualifiées avaient été conviées à cette solennité imposante, par billets, jaunes, verts, roses, blancs, portant, par une innovation heureuse, le plan de l'édifice et l'indication des différentes tribunes. Toutes ne s'y sont pas rendues, surtout les dames des deux tribunes placées dans l'axe du trône, qui dès le matin devaient être en grande toilette de soirée, moins toutefois le manteau de cour qu'il n'a point paru nécessaire d'exiger pour la circonstance. Un peu d'encombrement et un peu de désordre, au moins à l'extérieur, ont été, dans cette arrivée très-matinaline, la conséquence du retard dans les préparatifs et de l'ahurissement de la direction du Palais de Cristal, prise au dépourvu pour cette ouverture encore trop hâtive, bien qu'une fois déjà ajournée. Enfin, après des piétinements fort fâcheux et fort prolongés sur un terrain des plus boueux, sous un ciel des plus menaçants, et devant une porte qui ne s'ouvrait pas, on est parvenu à franchir le seuil de l'édifice et à s'installer, sans confusion, à ses places.

De neuf heures à midi, les grands corps de l'État et les principaux fonctionnaires des divers départements sont venus successivement prendre place, en grand costume, sur les banquettes qu'on leur avait disposées à droite et à gauche du trône, celui-ci rehaussé de plusieurs marches, surmonté d'un splendide baldaquin et adossé à une muraille toute tendue de velours rouge. Une diversion à cette longue attente a été, pour les invités des tribunes, de reconnaître à la lorgnette les personnes les plus considérables à mesure qu'elles entraient, et d'examiner les brillants uniformes, tout couverts de dorures, de crachats et de croix.

Enfin, à une heure, le canon a annoncé le départ, des Tuileries, du cortège impérial, qui, à un peu moins d'une heure un quart, faisait son entrée dans le Palais. Ce cortège a été pompeux et entièrement de gala. Les cuirassiers de la garde y ont paru pour la première fois à Paris, en tête de la marche que fermait le superbe corps des Cent-gardes. Il y avait en tout sept ou huit voitures, contenant, outre Leurs Majestés et les membres de leur famille, les grands dignitaires de l'empire et les hauts fonctionnaires du palais. La voiture de Leurs Majestés, un chef-d'œuvre du grand carrossier Ehrler, venait la dernière, tirée à huit chevaux. L'Empereur et l'Impératrice ont été reçus, à l'entrée du Palais de l'Industrie, par le prince Napoléon Bonaparte, président de la commission d'exposition, en grand uniforme de général, et entouré des membres de cette commission. L'Empereur portait l'uniforme du même grade militaire, mais simplement avec l'habit brodé et le pantalon garance. Je ne dois pas omettre un détail qui intéressera, je pense, votre gracieux public : la toilette magnifique et très-admirée de l'Impératrice. Elle se composait d'une robe de soie verte de la plus grande beauté, de la plus excessive ampleur, rappelant les *paniers* de nos grand-mères, avec application de volants de dentelles s'élevant jusqu'à la ceinture, et à *tablier* (c'est le mot consacré, je crois), c'est-à-dire ouverte par devant. L'éclat de cette belle toilette se rehaussait de celui de la plus fulgurante rivière en diamants, courant sur les épaules de Sa Majesté, qui, coiffée à la grecque, avec frisure par derrière, portait sur la tête un élégant diadème, brillant de non moindres feux. On peut se figurer si, en de tels atours, Sa Majesté était charmante : aussi n'y a-t-il eu qu'un cri d'enthousiasme en la voyant apparaître.

Le cortège impérial a été introduit au son de l'air classique : *Partant pour la Syrie*. Puis, montés sur leur trône, autour duquel se pressaient les grands dignitaires, l'Empereur et l'Impératrice, le premier se tenant debout, ont entendu la lecture d'un discours du prince Napoléon, que nous nous bornons à analyser plus loin, et auquel l'Empereur a répondu en ces termes :

« Mon cher cousin,

» En vous plaçant à la tête d'une commission appelée à surmonter tant de difficultés, j'ai voulu vous donner une preuve particulière de ma confiance. Je suis heureux de voir que vous l'avez si bien justifiée. Je vous prie de remercier en mon nom la commission des soins éclairés et du zèle infatigable dont elle a fait preuve. J'ouvre avec bonheur ce temple de la paix, qui convie tous les peuples à la concorde. »

Après ce discours, Leurs Majestés, accompagnées, comme à leur arrivée, par le prince Napoléon, ont vi-

sité les galeries du rez-de-chaussée les plus avancées comme travaux, où, pourtant, elles ont dû passer en revue nombre de vitrines encore vides ou en voie de construction.

A un peu plus de deux heures, tout était terminé; les invités avaient à leur tour le droit de visiter les galeries, et Leurs Majestés se retiraient, l'orchestre fort nombreux et fort sonore jouant la marche de *Guillaume Tell*.

Il n'y a pas eu de bénédiction religieuse, comme paraissent s'y attendre quelques personnes : cela tient probablement à la grande divergence de cultes qui existe entre les divers exposants, toutes les religions comme toutes les industries étant représentées à l'Exposition actuelle.

Maintenant, cette Exposition, officiellement ouverte, l'est-elle en réalité? En vérité, je ne crois pas. On ne voit, pour ainsi dire, que des préparatifs, et encore ne semblent-ils guère avancés. Le marteau retentit sous les voûtes, et les cols pleins ou vides gisent sur le sol qu'ils encombrant. De toutes les nations appelées, l'Angleterre a été la plus diligente. Les toiles de Belfast, les chemises de Sheffield, les velours de Manchester, les porcelaines, les mousselines de Glasgow, les papiers mâchés de Birmingham et de Wolverhampton, les produits galvanoplastiques de M. Elkington, ont déjà pris place dans leurs vitrines respectives. L'Amérique est encore tout à fait absente. Les trois vitrines de la Belgique, et les quatre de l'Autriche, offrent déjà à l'œil une partie de leurs armes à feu, de leurs ornements d'église, de leurs draps, de leurs porcelaines et de leurs verres de Bohême. Les autres États sont fort en arrière. On ne voit point encore le Chinois, accessoire obligé, dit-on, de toute Exposition universelle. (Comment peut-on être Chinois?) Quant à l'industrie française et parisienne, notamment, elle est surtout représentée dans l'orfèvrerie par les derniers chefs-d'œuvre de Froment-Meurice, les œuvres de MM. Morel, Rudolphi, etc. Viennent ensuite des dentelles, les cristalleries de Baccarat, de Saint-Louis et de Clichy; de l'ébénisterie, des bronzes d'art, des meubles de style, des meubles de luxe, les objets d'art et de fantaisie de l'industrie plus spécialement parisienne; un trophée d'armes, sorti des fabriques de l'État, des cartons-pierre, la fonderie, l'imprimerie et la librairie de M. Plon; des instruments de musique, des orgues, etc.

Les vitrines de Lyon ne sont guère remplies, mais il n'est que patience à prendre et elles auront leur revanche.

Ce qu'il y a donc de mieux à faire pour le moment, c'est de jeter un rapide coup d'œil d'ensemble sur l'intérieur du monument, sans nous arrêter à une Exposition qui est encore en projet.

Deux grands escaliers, qui prennent ouverture sur le vestibule, conduisent à la nef, dont la voûte de cristal est égayée de longues lignes de banderoles et de drapeaux. Aux deux extrémités sont deux grandes verrières, de M. Maréchal (de Metz), l'artiste le plus spécial en telles œuvres. L'une, celle de gauche, représente la France, assise sur un trône d'or, appelant les nations étrangères, et les invitant à se grouper autour d'elle. Deux grandes figures (l'Art et la Science) sont assises à ses pieds; deux figures d'hommes, un Berger (l'Orient), un Forgeron (l'Occident), terminent la composition. Sur la verrière de droite, la figure principale est l'Équité, tenant d'une main une balance, et de

l'autre un *cachet*, emblème de la loyauté commerciale et présage que tout producteur devra désormais signer son œuvre. Des figures allégoriques de nations entourent l'Équité : à droite, l'Angleterre, l'Inde et la Chine; à gauche, la France, l'Italie et l'Arabie. Ces verrières, bien que de tons un peu durs, sont d'un bel effet.

L'allée du milieu (transept central) contient, outre les produits exposés dans les vitrines latérales, divers groupes ou autres objets volumineux : un phare lenticaire, une fontaine en zinc, des plantes et des fleurs en bronze, une glace colossale de Saint-Gobain, des groupes en bronze, un modèle du cercle méridien de l'observatoire de Greenwich, des statues en zinc, deux autels, d'immenses lustres et candélabres de Baccarat, une bibliothèque, une volière, une chaire en bois sculpté, une fontaine en pierre, un nouveau groupe en bronze, un autel byzantin, un nouveau phare, des trophées d'armes, etc.

Beaucoup de terres cuites, de pierres taillées, d'emblèmes religieux, donnent à cette principale avenue un faux air d'allée de cimetière, et la gaieté n'y brille pas autant que l'Équité sur la verrière de M. Maréchal (de Metz).

L'Exposition, répétons-le, ne sera sérieusement ouverte que dans une quinzaine de jours au plus tôt. C'est ce qui, en simplifiant pour le moment ma tâche, résulte du discours même du prince Napoléon; c'est ce qui se voit surtout, et lamentablement, aux alentours du Palais. Ce jourd'hui, 17 mai, j'ai passé auprès. D'assez nombreux promeneurs avaient, il est vrai, malgré l'état du ciel, dirigé comme moi leurs flâneries de ce côté. Mais, hélas! c'était pour se tenir aux abords de la balustrade semi-circulaire qui protège le péage du monument. Les uns venaient pour entrer et les autres pour voir entrer. Mais les uns et les autres étaient déçus, ceux-là dans leur ambitieuse, et ceux-ci dans leur plus modeste espérance. On ne voit rien entrer, on n'entre rien voir; telle sera, je le crains, jusqu'à la fin du mois, la situation au plus juste. *Prix d'entrée : cinq francs pendant tout le mois de mai*, écrit en menaçants caractères sur toute la ligne, est le Dragon rébarbatif, l'ange à l'épée flamboyante qui, plus utilement que toute une garnison, défend l'entrée du sanctuaire. La pièce de cinq francs n'est pas, à ce qu'il paraît, si ronde, même au temps présent, que s'est figuré l'Entreprise. Cette Compagnie qui, il faut le dire, s'est fait remarquer jusqu'ici par un esprit de fiscalité excessif (légal peut-être, mais fort à regretter dans la circonstance), a eu la singulière idée d'élever au plus haut son prix d'admission, durant tout le temps précisément où il n'y a rien, ou presque rien, à voir à sa *great exhibition*. Elle a compté sur les appâts de la primeur, sur l'empressement curieux de nombreux étrangers; mais elle décompte tristement. Les étrangers et les provinciaux ou manquent jusqu'ici à l'appel, et ils ont bien raison, ou ne mordent que peu ou point à l'hameçon, et certes, ils n'ont pas non plus tort. Chacun attend fort patiemment les mois de juin et suivants pour voir, à des prix plus doux, une plus grande quantité de choses; cela n'altère en rien la gaieté publique; mais pour un actionnaire de la Compagnie, le spectacle qu'offre en ce moment l'entrée (la non entrée, veux-je dire) du Palais de l'Industrie, est assurément fort triste.

Pour comble d'ironie, de petits pavillons qui flanquent la balustrade, comme des fortins espacés dans

une enceinte continue, répètent en quatre langues (la française, l'anglaise, l'espagnole et l'allemande), cet avis à la multitude :

On ne rend pas de monnaie.

No change given.

No se cambia el dinero.

Man wechselt kein Geld.

Le tout signifie, sous ces quatre formules ; qu'afin de prévenir l'encombrement aux portes, chaque visiteur doit se prémunir de la pièce toute ronde, nécessaire à l'obtention de son billet, vu les lenteurs entraînées par l'opération du change. Il s'est même établi, dit-on, un bureau de change officieux aux abords du Palais ; et la spéculation en aurait été conçue par un homme de lettres, ce qui faisait dire spirituellement à un confrère : « Où prendra-t-il de quoi rendre sur la première pièce ? »

Toujours reste-t-il que jamais invitation au public n'a été si littéralement, ni si religieusement suivie. Durant les cinq minutes que j'ai stationné là, je ne puis pas dire que j'ai assisté au moindre *change*. Le public ne le prenait pas, et gardait scrupuleusement sa pièce de cinq francs en poche : je parle de ceux qui l'avaient, et qui m'ont paru être, à l'aspect général, en minorité fort petite. Pauvre Compagnie, on lui obéit trop ! Souhaitons-lui une pluie de quadruples et la peine de les *changer*, bon gré, mal gré.

Cette facétieuse injonction de ne point présenter de grosse monnaie à la porte, me rappelle une certaine salle d'attente d'un chemin de fer hollandais, où des nuages tabagiques extrêmement denses empêchaient presque de lire sur la muraille une inscription portant défense de fumer, également en *quatre langues*.

Grâce à une machine ingénieuse, déjà appliquée au Palais de Cristal de Hyde-Park, désignée sous le nom de *tournoquet*, ne laissant passer qu'une personne à la fois, et dont chaque dent de roue correspond à un compteur mécanique, la Compagnie pourra savoir au plus juste combien de pièces de cinq francs elle n'aura pas reçues d'ici à la fin du mois.

Non loin du Palais de l'Industrie, ouvrant sur le Cours-la-Reine et l'avenue d'Antin, sont de vastes *comptoirs de vente*, également vitrés en haut, et désignés populairement sous le nom des *quinze cents boutiques*. C'est une entreprise privée, fondée sur cette supposition que le public sera désireux d'emporter beaucoup de souvenirs, c'est-à-dire d'acheter beaucoup d'articles de l'Exposition officielle. C'est pourquoi on crée une seconde exhibition parallèle, où quinze cents cases sont offertes aux négociants et producteurs, pour recevoir et mettre en vente immédiatement des objets identiques à ceux qu'on admire (ou admirera) dans le grand Palais de Cristal. L'idée peut n'être pas mauvaise ; mais elle n'a reçu encore, comme tout le reste, qu'un petit commencement d'exécution. A part quelques boutiques voisines de l'entrée, qu'occupent des marchands de gâteaux, de liqueurs, et un mélancolique Arabe qui vend des produits d'Alger et de Tunis, les cases sont encore vides. Il n'y a rien là à voir encore non plus, mais du moins l'entrée est gratuite.

Il n'en est pas de même à l'Exposition des Tableaux

et Objets d'art, comprise entre la rue Marbeuf et l'avenue Montaigne, et occupant seize mille mètres dans un bâtiment distinct ; car toute cette grande exhibition va être divisée en au moins cinq ou six tronçons. Là, encore, il faut recommencer à donner cinq francs, si l'on veut entrer, et ce, jusqu'à la fin de mai. L'empressement à s'acquitter de cette formalité ne paraît pas plus grand au Palais des Beaux-Arts qu'au Palais de l'Industrie ; mais enfin on voit çà et là quelques *entrants*. Cette Exposition a du moins l'avantage d'être prête, ou à peu près.

C'est pour cela que, si vous le permettez, madame, mon prochain article sera consacré à l'étude particulière de cette Exposition spéciale des Beaux-Arts. Elle sera tout à fait complète d'ici à la mise sous presse de votre livraison de Juillet, et je n'en oserais dire autant de celle des produits industriels et agricoles. Ce n'est nullement une préférence donnée aux travaux de l'art sur ceux de l'industrie qui déterminera cette priorité, mais bien une nécessité incontestable.

Revenant, à ce sujet, au rapport-discours du prince Napoléon, j'y trouve en substance ce qui suit :

Que le Palais de l'Industrie et ses diverses annexes ne suffisent pas à recevoir tous les exposants attendus malgré les 117,840 mètres carrés de superficie qu'ils recouvrent, dont 53,900 mètres carrés de surface exposable ;

Que le nombre des exposants ne sera pas moindre de 20,000, dont 9,500 environ de l'Empire français ;

Que l'annexe de 1,200 mètres de long, située au bord de la Seine et destinée à recevoir les machines en mouvement, ne sera pas terminée avant une quinzaine de jours ;

Que, cette annexe gigantesque et le Palais lui-même ne pouvant pas suffire, il devient nécessaire de les relier ensemble par une nouvelle galerie qu'on s'occupe de construire ;

Qu'il faut également englober dans cet immense système le bâtiment-rotonde du *Panorama* compris entre le Palais et son annexe, et qui vient d'être à cet effet exproprié. Reste à l'approprier.

Quand toutes ces choses seront faites et que les produits y seront logés, l'Exposition sera complète.

Cette situation indique parfaitement l'ordre qu'il nous faudra suivre dans notre future revue de l'Exposition universelle. Le Palais des Beaux-Arts (qui malheureusement n'est qu'une construction provisoire) aura naturellement le pas sur tout le reste, comme étant prêt et garni : comme devant l'être le premier après lui, le Palais de l'Industrie, proprement dit, suivra. Puis viendront, en leur temps qui arrivera, j'espère, les annexes transversales, longitudinales et autres, les divers appendices, succursales, entours, dépendances, etc.

Nous tâcherons d'embrasser, sans trop de lacunes, tout ce vaste sujet, mais en même temps de l'animer, et « de n'en prendre que la fleur. »

Enfin, madame, l'Exposition universelle, ce temple pacifique, est ouvert, entr'ouvert au moins : c'est un fait acquis et d'autant plus considérable que le belliqueux temple de Janus n'est point fermé encore, ainsi qu'on s'était plu à l'espérer. Nous portons à la fois et la paix et la guerre : puissions-nous suffire à toutes deux !

Agréez, etc.

FÉLIX MORNAND.

L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

I

Il y aurait à faire une histoire curieuse de l'influence des salons sur toutes choses dans notre pays. Les salons ! ce mot semble étrange, et leur règne pourtant, aujourd'hui si parfaitement oublié, a décidé chez nous, pendant deux cents ans, des mœurs, des usages, de la langue même et de la tendance des beaux-arts. La mode alors était apparemment fondée sur le goût général et non pas sur le caprice de quelques-uns ; alors on n'écrivait pas davantage, mais on lisait au moins ; on était encore persuadé de la grandeur et du sérieux de cette puissance qu'on appelle l'esprit ; on n'endormait point son jugement comme à plaisir, et c'était avec conscience que l'on critiquait, avec un véritable enthousiasme que l'on admirait les poètes. La société actuelle ne comprend plus guère l'agitation qu'un livre donnait alors ; elle se demande comment des bruits littéraires suffisaient, durant le dernier siècle, à occuper des réunions célèbres, celles, par exemple, de madame de Tencin ou de madame du Deffant ; elle a oublié les derniers cénacles littéraires, les dîners de madame de Staël et les hospitalités fameuses et fécondes du château de Coppet. Là comme dans les cercles du dix-septième siècle, dans les vifs mouvements d'une causerie bien remplie, dans les fines recherches de ces causeurs si pleins de goût, la langue puisait de nouvelles richesses ; elle se renouvelait ainsi sans cesse, toujours plus souple et plus délicate. Cependant si dans notre dix-neuvième siècle industriel et politique nous avons perdu l'art de causer, déjà sous Louis XV et les philosophes, et surtout après la révolution, on *disser-tait*, il faut en convenir, on ne souriait plus, et ce fut vraiment plus tôt que l'on *conversa*. Grossière encore, au moins dans la forme, souvent dans la pensée ; trop empreinte de cet atticisme gaulois qui pour être plaisant n'est pas irréprochable ; forcée de se tenir en dehors du langage ordinaire et de la simplicité ; ridiculement pompeuse, quand elle voulait être solennelle ; subtile au lieu d'être vraie ; toujours maladroite, la littérature dut tout alors à l'habitude naissante de la conversation, et le tour, et la dignité, et la sagesse, et surtout la pureté... Eh bien, qui valut à notre langue ces biens nouveaux recherchés en vain par un Malherbe ? un véritable écrivain ! Un salon encore, le plus mal récompensé, le plus moqué, le plus décrié de tous les salons qui brillèrent jamais à Paris, celui dont nous n'avons longtemps jugé sinon l'action, du moins les personnages, que d'après les impitoyables railleries de Boileau, l'hôtel de Rambouillet enfin.

Que n'a-t-on pas reproché à cette réunion du Bel-Air où se rencontrèrent tant de faiseurs de vers et si peu de poètes, tant de gens d'esprit et si peu de sages ? L'hôtel de Rambouillet, malgré toutes ces railleries et toutes ces attaques, demeure du moins en possession d'une gloire qui n'est pas douteuse, celle de s'être occupé des choses de l'esprit dans un temps où nul n'y songeait plus, ni la cour, ni la nation. Les premières assemblées dont on ait conservé le souvenir s'y tin-

rent dès la naissance même du siècle, entre 1600 et 1610. A cette époque, il y eut un grand événement à la cour encore nouvelle d'Henri IV, ce fut la retraite d'une des dames les plus nobles et les plus spirituelles qui la composaient, la marquise de Rambouillet... La marquise se trouvait mal à l'aise au Louvre, au milieu de cette cohue de seigneurs licencieux et de vieux capitaines qui n'avaient point abandonné les façons et le langage des camps. Le roi lui-même, si longtemps pauvre et batailleur, avait conservé sur le trône un peu de la rudesse du partisan. L'oreille justement chatouilleuse de quelques grandes dames lui reprochait et ses jurons fameux, et sa bourgeoisie simplicité, et la rondeur de ses manières. L'une d'elles, madame de Simier, lorsqu'elle lui avait été présentée, avait dit en sortant de l'audience royale : « J'ai aperçu le roi, mais je n'ai pas vu Sa Majesté. » Cependant c'était à bon droit qu'Henri croyait avoir fait tout ce qu'un roi doit faire, lorsque avec son ministre, haï et redouté des seigneurs quoique noble lui-même, il s'était occupé du bien du royaume. Il avait d'ailleurs assez d'esprit et de vraie bonté pour se faire pardonner ses faiblesses, et même il promettait souvent de se *dégasconner*. Malheureusement, ses anciens frères d'armes n'y apportaient point autant de bonhomie ni d'envie de plaire : ceux-là juraient sans scrupule, et l'on faisait de mauvais contes de leurs libations et de leurs festins. Le pis, c'est que le roi les aimait, et le plus offensant pour ces dames de la cour, c'est qu'il eût été bien capable de les mécontenter toutes plutôt que d'offenser un Crillon. Même ses amitiés l'emportaient de temps à autre sur ce qu'il devait comme souverain à sa propre dignité, et maintes fois on l'avait vu s'en aller avec ses vieux compagnons souper chez le financier Zamet, qu'il ne dédaignait pas d'appeler son ami. La cour alors s'indignait tout bas ou tout haut, et lorsque le roi s'en revenait fort en peine de sa majesté compromise, c'était souvent un bien autre scandale. Henri s'enfermait avec Sully. Or, l'exemple des Valois n'avait point accoutumé les courtisans à voir travailler les souverains. Et d'ailleurs on savait ce que faisaient ensemble roi et ministre. Ils supprimaient des pensions, régularisaient les tailles, en retranchaient quelquefois ; ils faisaient enfin ce que nul n'avait fait en France avant eux... des économies.

L'idée qu'une partie de la noblesse, enfin soumise, avait de la majesté royale était déjà bien haute, et le roi n'y répondait guère... Mais ce n'était pas tout, car la reine ne la représentait pas mieux. La reine de France était encore une Médicis, nom détesté depuis Catherine, une Italienne qui n'avait rien apporté des grâces de son pays : on l'appelait la banquière. Aussi faut-il convenir que le parti de la politesse n'avait pas absolument tort à la cour, et si les graves seigneurs qui le composaient mettaient peu de justice à juger les compagnons du roi, les grandes dames qu'ils avaient épousées en mettaient, quant à elles, bien moins encore. Telle qu'on la voyait alors, avide de fêtes, mais pleine encore de licence, la cour d'Henri IV ressemblait bien

plutôt à celle d'Henri III qu'à celle de Louis XIV. Cependant beaucoup de ces femmes d'élite, longtemps perdues malgré elles dans le courant d'agitation des guerres civiles, réclamaient enfin un peu de tranquille politesse, et le besoin de communications plus fines devenait général après les grossièretés des derniers temps. Catherine de Vivonne, fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, l'un des plus habiles serviteurs du roi pendant la ligue, et femme de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, ne fit en se séparant de la cour que donner un exemple aussitôt suivi. Le plus célèbre poète du temps, Malherbe, ne voulut point demeurer au Louvre après elle, car il faisait profession publique de n'y admirer qu'elle seule, et ce fut ainsi que l'hôtel de Rambouillet, ouvert par la marquise, reçut un poète pour premier convive ordinaire, et que ses destinées littéraires furent inaugurées.

Malherbe avait dépassé cinquante ans, mais il avait conservé les ardeurs de sa jeunesse, et sa verve honnête et brutale à la fois s'exerçait plus volontiers que jamais contre notre vieille langue et nos anciens poètes. L'ombre de Ronsard l'épouvantait encore, et dans la petite chambre qu'il habitait à l'hôtel de Bellegarde se tenaient de terribles conciliabules présidés par le maître, et où ses disciples Touvant, Colomby, Maynard et le jeune Racan, page de la chambre du roi, se gardaient bien de le contredire, car, avec son humeur farouche, il les aurait traités comme de vrais hérétiques. Là on prenait le volume des poésies de Ronsard; Malherbe biffait vers par vers, et les écoliers écrivaient ses raisons en marge. Or, le maître eut contre le pauvre Ronsard tant et de si bonnes raisons, qu'il finit par ne pas demeurer une ligne dans le volume. On sait les services vrais, bien qu'exagérés, que Malherbe a rendus à notre langue. Il dominait alors toute son époque, et ne cachait pas la confiance qu'il avait en la supériorité de son génie; il le disait au contraire à tout propos, et même une fois il voulut l'écrire :

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes,
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

Qui ne connaît plusieurs des poésies de Malherbe, si correctes et si précises, ses vers sur la *Cruelle* : c'est ainsi qu'il nomme la mort? Selon la postérité, il n'eut de son temps guère de rivaux, mais il en comptait encore selon l'opinion de ses contemporains. Cependant, le trop sage Desportes, le languissant Bertaut, et Régnier qui s'était montré dans ses satires l'écho de la vieille tradition gauloise, le continuateur épuré des Villon et des Marot, étaient morts tous les trois. Gombaut, plus fameux encore par sa beauté que par ses poésies, n'avait que vingt ans. Il n'y avait de redoutable et de bien renommé que le tragique Théophile et ses créations grotesques aujourd'hui. Quant à la troupe des autres poètes, elle n'importunait pas la gloire du vieil ennemi de Ronsard, et il eût joui en paix du fruit de ses œuvres, s'il avait jamais

pu être en paix sur quelque chose. Mais en dehors de son métier de poète, où il se montrait si raisonnable, Malherbe était le plus étrange de tous les hommes. C'était un mélange encore inouï de bonhomie et de violence, d'esprit et d'opiniâtreté. Son cœur était bon, mais inégal; ses réparties fameuses lui avaient fait cent ennemis, et il portait jusqu'au ridicule et au comique cette grande et rare qualité de la franchise. Un jour qu'un assez grand personnage lui apportait à lire une pièce de vers de sa façon, n'avait-on point vu Malherbe la lui arracher des mains, la parcourir d'un air triste et la lui rendre, en lui disant : « Vous a-t-on donné le choix entre vous pendre et faire ces vers? Croyez-m'en, monsieur, pendez-vous. » Tel était l'homme que la marquise de Rambouillet avait à concilier avec ses autres convives. La tâche, sans doute, n'était point aisée.

Ce qui frappe pourtant tout d'abord dans cette société choisie de l'hôtel de Rambouillet, née avec le siècle, et qui en dirigea longtemps le goût, c'est le mélange facile qui s'y fit pour la première fois entre les gens du monde et les gens de lettres. Le temps était passé où les gentilshommes se vantaient tout haut de leur ignorance. On avait vu le maréchal de Biron, au château de Fresnes, expliquer au roi une inscription grecque. Il est vrai qu'il s'était enfui tout aussitôt, car le préjugé n'était pas encore si bien détruit, qu'il n'eut pas peur de paraître en trop savoir. La noblesse qui composa d'abord le noyau de cette nouvelle société était éclairée, instruite même. Elle écoutait avec intérêt Malherbe *tamiser* le langage, et réglait volontiers ses dires sur cette autorité. Cependant l'hôtel de Rambouillet ne fut pas d'abord un cercle vraiment littéraire : on y faisait plus de médisances, il faut bien l'avouer, qu'on n'y lisait de poésies, et la cour y était toujours fort décriée. Peu à peu, autour de la marquise s'était formé un centre d'opposition modérée, mais systématique, et qui pourtant se trouvait alors avoir sa raison d'être.

Le roi, en effet, persécutait avec assez d'injustice le jeune prince de Condé (père du grand Condé), et celui-ci, réfugié en Belgique, entretenait avec ses nombreux amis une correspondance dont un autre roi qu'Henri IV aurait bien pu avoir la pensée de faire un crime d'État. Les nouvelles de Belgique, les bruits du gouvernement étaient alors les grands intérêts qui s'agitaient à l'hôtel, car la société qu'on y rencontrait ne s'était pas encore séparée complètement de la cour et de la ville. Elle n'avait point encore jeté l'anathème sur tout ce qui ne pensait pas comme elle, ainsi qu'elle le fit plus tard, poussée par le fanatisme littéraire et la mode qui explique toutes les folies.

Mais ce n'était point assez des après-midi au gré de la marquise, pour causer et s'instruire : elle voulait avoir ses matinées. Malherbe devait être naturellement l'homme important de ces réunions nouvelles. Quelquefois il y demeurait seul avec madame de Rambouillet, plus souvent il y amenait ses élèves, Racan, Maynard et Colomby, tous trois comme lui gentilshommes, et c'était alors un assaut véritable de poésie. La marquise tenait ferme : elle approuvait souvent et ne se faisait point faute de désapprouver; quelquefois elle lisait elle-même les vers de Malherbe, que celui-ci n'aimait point à réciter, car il était légèrement bégue. Nous avons déjà dit combien chez lui se ressemblaient peu l'homme et le poète, celui-ci tout artificiel, celui-là au contraire si original et si primesautier. Sa con-

ve rsation était brusque, il parlait peu, mais il ne prononçait guère de mot qui ne portât. Dans ces matinées de la marquise, comme il se sentait aimé d'elle et respecté de tous, son esprit, inquiet d'ordinaire, se mettait bientôt à l'aise et prenait de cette liberté un essor plus comique et plus franc. Il se laissait aller tour à tour aux discussions les plus étrangement graves et aux saillies les plus bouffonnes. Un jour, après avoir médité en termes fort élevés de tout le genre humain, car il contrefaisait un peu le misanthrope, on le vit tout à coup se plaindre du froid, courir vers la cheminée, retirer brusquement les chenets du feu, en s'écriant : « Il ne sera pas dit que ces gros impudents là se chauffent pendant que moi je me gèle. » Ce fut, sans doute, dans cette chambre de la marquise que lui fut présenté le jeune Chapelain, si fameux plus tard par la colère de Boileau, et qui reçut alors de Malherbe, pour tout conseil, ces paroles bizarres : « Lisez les livres imprimés, et ne dites rien de ce qu'ils disent. »

Pendant les boutades du poète allaient quelquefois si loin, qu'il fallait bien que la marquise s'en fâchât. Malherbe alors de quitter l'hôtel, fort triste au fond, bien qu'il jouât l'indifférence. Ces heures de pénitence, il savait, disait-il, où les passer : c'était chez une femme d'un grand esprit, célèbre comme la marquise, madame des Loges, chez qui se réunissaient aussi des gens de lettres. Là régnait Gombaud ; mais le lieu, quoique estimable, n'était point plaisant et gai comme la chambre de l'hôtel. Gombaud et madame des Loges, calvinistes tous deux, s'occupaient moins peut-être de poésie que de controverse, et le pauvre Malherbe n'y entendait rien. Pris bientôt d'ennuis et de regrets, il revenait vers la marquise dont le pardon, plus prompt encore que son retour, ne manquait jamais de l'attendre.

Le soir les réunions ordinaires se continuaient à l'hôtel, où l'opposition à la cour se fortifiait encore, car Sully faisait chaque jour un pas de plus dans la confiance de son maître, tandis que le marquis de Rambouillet s'attachait plus intimement au duc d'Epéron, l'ennemi déclaré du ministre. Il est inutile de dire que l'inimitié de ces seigneurs, quelque peu ingrats, et de leurs adhérents, n'entravait guère sérieusement les grands desseins de Sully et d'Henri IV. Eux-mêmes, ces nobles jaloux de leurs droits, croyaient-ils, en leur conscience, nuire à la cour ? Cela est douteux au moins, et s'ils se maintenaient en opposition avec elle, c'était un peu par orgueil, il faut le croire, et beaucoup par habitude. Ils ressemblaient assez bien à ces enfants indociles qui préfèrent de tous leurs jeux non point le plus gai, mais le plus bruyant.

Aussi, tout ce qui se disait haut et ferme contre le gouvernement, ce qui pouvait se répéter, surtout dans le cabinet du ministre, qui méprisait ces crailleries, ou dans celui du roi, qui en riait ; tous les bruits malins, toutes les paroles un peu factieuses leur plaisaient outre mesure. Ils aimèrent l'incrédulité de Malherbe contre la cour, et ce ne fut pas tant le poète qui réussit auprès d'eux que l'ennemi du duc de Sully, à l'instar de M. d'Epéron. Malherbe en voulait au roi qui, bien qu'il lui eût été présenté par le cardinal du Perron, n'avait jamais rien fait pour lui ; il en voulait à Sully, et là, ce n'était que par représailles : Sully, par une petitesse indigne de lui, n'avait jamais pu pardonner à Malherbe d'avoir failli le faire prisonnier dans le temps de la ligue, alors que le poète était capitaine.

Henri IV avait pourtant fort goûté une ode que Malherbe avait écrite pour lui,

O Dieu dont les bontés de nos larmes touchées,

et il avait aussitôt prié le duc de Bellegarde de lui faire du bien, en attendant qu'il pût lui-même l'enrichir. Ce moment-là n'était jamais arrivé. Aussi fallait-il voir comment le poète traitait les mesquines façons de la cour, qui laissait porter la besace au favori des muses et de la marquise de Rambouillet. — Ses boutades étaient terribles, et s'il avait eu le travail plus facile, on l'aurait vu sans doute aiguïser plus d'une épigramme, mais il avait besoin de trois ans pour faire une pièce, disaient ses ennemis. Et ne trouvez-vous point que cela ait été bien heureux pour Henri IV ?

Malherbe comptait des ennemis. Il y avait dans le bataillon poétique plus d'un vieux soldat qui traitait ses censures de tyranniques, et les trouvait bonnes seulement à abattre les esprits et les courages. Mais que lui importait ? Il trônait bien décidément dans le sanctuaire de la marquise, et toute la première période de ces réunions célestes n'est remplie que de son nom. Si l'on veut connaître les personnages qui l'écoulaient ou ceux qui luttaient de loin avec lui dans l'art malaisé de charmer les autres, il faut chercher au fond des mémoires du temps, et que de noms encore, oubliés ou perdus ! Il y avait d'abord bonne partie de cette noblesse qui faisait l'école buissonnière vis-à-vis de la cour, et qui laissait, d'ailleurs, ses souvenirs sur des champs de bataille plutôt que dans des livres. Parmi les seigneurs, quelques-uns jouaient pourtant volontiers le rôle de Mécène, et Malherbe lui-même écoutait sans impatience les conseils du baron de Termes ; plus encore ceux de la baronne, fille du marquis de Mirebeau. On rencontrait encore à l'hôtel le comte de Chavannes, qui vivait pour lire Sénèque ; le cardinal de la Valette, M. de Chaudubonnes, l'abbé de la Victoire, qui écrivait quelques vers, et puis venaient les poètes, Yvrande et la troupe docile de Malherbe, tous ceux qu'un laquais de la marquise appelait les *verriers* de madame. Mais le nom le plus illustre qui apparaît dans ce cénacle durant cette époque, ce n'est rien moins que celui d'Armand de Richelieu, depuis cardinal et ministre, et que le pape venait de confirmer *évêque de Luçon*.

H

L'hôtel de Rambouillet, bâti par M. de Pisani, père de la marquise, occupait l'emplacement sur lequel Richelieu éleva, quelques années après, le Palais cardinal. Mme de Rambouillet en avait été le principal architecte : elle avait ordonné toutes les dispositions intérieures ; c'était d'elle qu'on avait appris à placer les portes vis-à-vis les unes des autres, de sorte qu'on eût une suite de pièces plus commodément et plus élégamment ouvertes pour les réceptions. La première, elle avait conçu l'idée de faire pénétrer une chambre autrement qu'en rouge ou qu'en couleur brune : la chambre bleue, dont Voiture a tant parlé, et où se dépensa tant d'esprit, était la sienne. Elle était parée d'un ameublement de velours bleu rehaussé d'or et d'argent ; les fenêtres sans appui, régnant de haut en bas, laissaient entrer à flots l'air et la lumière, et l'on y jouissait sans obstacle de la vue des jardins. C'était, en un mot, un lieu fort convenable pour une grande dame et fort réjouissant pour des poètes, mais qui ne

s'appelaient encore que la *chambre bleue*, et auquel il était urgent de donner quelque autre nom plus piquant et moins profane. Un jour donc que Malherbe et son disciple Racan s'entretenaient ensemble du sujet d'une églogue qu'ils avaient dessein tous les deux de dédier à la marquise, Racan, à force de retourner le prénom de Catherine qu'elle illustrait, en découvrit enfin l'anagramme dans « *Arthenice* ». Malherbe, qui n'avait trouvé que Rodanthe, s'en mit fort en colère, et prétendit, à sure-tout, faire préférer à la marquise ce Rodanthe barbare à l'autre nom plus harmonieux. La marquise, en dépit de sa mauvaise humeur, opina pour Racan, et ne voulut plus désormais s'appeler Catherine, en vers du moins. On ne dit plus à Paris, parmi les initiés, que la chambre d'Arthenice.

Ceci se passait sous le règne nouveau de Louis XIII.

Henri le Grand tombé sous le poignard de Ravallac; l'antagonisme des seigneurs et du favori de la reine régente, Concini, les menées de l'E-pagne, d'étranges révolutions et d'odieux intérêts agitaient la cour, où le désordre favorisait encore cette licence tant détestée de la société polie qui naissait. On dut alors regretter amèrement ce pauvre et grand roi, qui venait de s'éteindre, on lui pardonna de n'avoir point aimé pendant sa vie le *fleuritis du langage*. La cour n'était pas tenable : les salons devinrent donc plus que jamais le refuge de tout ce qui préférait, aux émotions et aux intrigues politiques, les distractions plus paisibles et plus fécondes de l'esprit et des lettres, et le règne surtout des bonnes mœurs. Les commensaux de la marquise ne furent pas dispersés par les nouveaux orages. Le marquis, quelque peu ambitieux, put bien rester attaché d'abord au duc d'Epéron, et suivre en suite la fortune de Concini; la marquise, plus sage, sut garder son repos et ses amis.

A l'hôtel, cette époque fut celle de Racan et de Maynard, comme la période précédente avait été celle de Malherbe. A eux deux, disait celui-ci, ils auraient fait un grand poète : l'un, écrivain pénible, mais consciencieux, ne rendit guère à la langue que des services de grammaire et de prosodie en inaugurant quelques rythmes nouveaux; dans l'autre, malgré la fadeur et la négligence, on rencontrait du moins un sentiment original et un amour vrai de la nature, quelquefois de la grâce et souvent du bonheur. Maynard, né pour vivre à la cour où il n'arriva pourtant jamais à rien de grand, plein d'ambition et d'intrigue, causeur fin et méchant, était moins goûté à l'hôtel que Racan le rêveur, comme on le nommait. Racan était bon gentilhomme, et sa naissance en avait fait un homme de guerre; il commanda quelque temps les gendarmes du maréchal d'Effiat. Il était brave, mais si distrait, qu'il eût oublié son épée pour s'aller battre. Il lui arrivait, abordé par un ami, de le prendre pour un mendiant et de tirer sa bourse; il dépassait enfin, en rêverie, ce fameux M. de Brancas, que la Bruyère a immortalisé sur les traits de Ménalque. On n'en faisait que rire à l'hôtel où il était aimé, et s'il sut jamais que ses détracteurs l'appelaient le *singe de Malherbe*, cela ne lui causa pas, sans doute, un grand chagrin, car il dut aussitôt l'avoir oublié.

Malherbe se rencontrait moins souvent chez la marquise, non pas qu'il eût pu jamais se brouiller avec elle; ce n'était qu'un caprice de leurs deux santés déjà chancelantes, qui éloignait l'un de l'autre le poète et sa noble amie. La marquise, infirme des trente-cinq ans, avait, entre autres inconvénients, celle de

ne pouvoir supporter le feu; et Malherbe, devenu en vieillissant étrangement frileux, ne se gardait que malaisément du froid. D'ailleurs, tout vieux qu'il était, il avait bien des inconstances poétiques, et pendant quelque temps, une autre amitié, celle de la vicomtesse d'Auchy, l'avait entraîné dans une réunion nouvelle que la vicomtesse voulait fonder. Mme d'Auchy, tourmentée de l'ambition de se faire auteur elle-même, sans doute afin d'avoir plus de titres à protéger les gens de lettres, avait acheté, disait-on, de quelque savant affamé, des commentaires fort embrouillés sur les épîtres de saint Paul, et les avait publiés sous son nom. Cela fit éclat quelques mois : il y eut chez la savante dame un flux de beaux esprits et de pédants. Deux poètes, Lingendes et l'abbé de Cerisy, s'accorderent pour jeter les bases d'une véritable académie où l'on compta tout d'abord le philosophe l'Escalache, qui ne philosopha jamais, et l'abbé d'Aubignac, si fameux plus tard pour ses ouvrages sur le théâtre. Malherbe écoutait toutes les choses nouvelles qui s'y disaient, et lui, ne disant mot, commençait pourtant à prendre quelque humeur. Tout cela était plus comique que sérieux, plus ridicule encore que comique. Le vieillard enfin ne put tenir contre un discours en *galimatias* que la vicomtesse imagina de faire prononcer par un certain Pagan, un original sans lettres, mais qui pouvait parler longtemps. Malherbe sûrement n'attendit point, pour s'en aller, la fin du discours : le cercle d'Auchy tomba.

Dans le cercle plus éclatant de la marquise de Rambouillet, un nouvel astre venait d'apparaître, astre commençant ce long cours, si suivant bien des critiques, ne fût qu'un perpétuel déclin. C'était Chapelain, coiffé déjà de cette perruque immortalisée par Boileau, et malade d'une fièvre de rime :

Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.

Il préparait déjà ce fameux poème, sur la réputation duquel il vécut si longtemps, et qui eut l'imprudence de publier encore vivant, cette *Jeanne d'Arc* enfin, dont on écrivit lorsqu'elle parut :

La cabale en dit force bien :
Depuis vingt ans on parle d'elle;
Dans six mois on n'en dira rien.

Rimeur laborieux et suffisamment plein de lui-même pour tenter un poème épique, assez rancuneux parfois pour risquer contre ses critiques une épigramme, mais trop peu spirituel pour l'aiguiller à propos, assez ambitieux pour se pousser à la cour et ailleurs, mais serviable à son tour, riche d'une véritable probité, Chapelain nous paraît avoir été pris, par toute la gent poétique du temps, comme une ombre nécessaire à faire valoir autrui... Cela explique le succès qu'on fit d'abord à ses livres, bien que ceux qui les vantaient fussent, au fond, les derniers à les trouver bons. Ce mauvais poète avait, en outre de ses défauts de style, le jugement peu sain et le goût assez faux, mais il possédait une érudition si grande qu'elle valait peut-être une veine poétique. Nous avons dit qu'il était bon homme, et cette seule raison fait comprendre comment, une fois admis à l'hôtel de Rambouillet, il s'y maintint; ce ne fut point de l'admiration qu'on y professa pour lui, ce ne fut jamais que de l'amitié.

Les après-midi se passaient toujours à l'hôtel à bien

dire, à essayer de bien penser. On y voyait plus rarement l'évêque de Luçon, qui déjà avait ses poètes à lui, Bois-Robert et Colletet; le cardinal de la Valette s'y rencontrait plus fréquemment. Gombaud, qui venait de revoir son poème d'*Endymion*, Gombaud, le plus mystérieux et le plus cérémonieux des hommes, celui que la marquise avait baptisé *le beau Ténébreux*. On y lisait ses vers et ses lettres où l'on ne trouvait, disait-on, ni sel ni sauge, et ses ouvrages chrétiens, souvent dignes d'être admirés. A côté de madame de Rambouillet grandissaient ses filles, dont l'aînée fut la duchesse de Montausier. La gaieté générale avait gagné à la présence d'une jeune femme célèbre, que, pour la fougue de son esprit, on avait appelée la *Lionne*, mademoiselle Paulet. Racan, chez qui la bonhomie n'excluait pas la verve, rencontrait encore de bons mots; mais à cause de cette voix basse et peu distincte qu'il avait, il ne les risquait jamais lui-même. « Traduisez-moi donc en langue vulgaire, disait-il à son voisin. » L'entretien souvent s'élevait et de familier devenait solennel. On choisissait alors quelque thèse féconde, la gloire, par exemple, et chacun glosait là-dessus à son aise. Chapelain aussitôt, dont l'habitude était de se tenir toujours un peu éloigné du cercle, auprès d'une fenêtre, sans songer que le jour venant du dehors faisait encore ressortir la graisse de sa perruque et le pileux état de son habit de satin colombin doublé de panne verte, qui n'avait jamais été neuf, Chapelain étalait avec conscience tout son fatras d'érudition, allant et venant de l'antique au moderne, des Assyriens aux Hollandais, parlant avec emphase, critiquant sans mesure, toujours dur et proluxe, l'homme enfin du poème épique, celui qui, selon Despréaux, plantait ses arguments en ligne, après avoir eu soin de les bien écarter.

La marquise lançait alors quelques-uns de ces mots fins et remplis de bon sens, comme elle savait les dire; mais cela souvent n'était point assez, et l'auditoire avait besoin de se délasser mieux d'une audition si difficile. Madame de Rambouillet avait heureusement chez elle la contre-partie de Chapelain, un fou vraiment fou, après le fou si tristement sage. Celui-là s'appelait Neufgermain : c'était un pauvre gentilhomme, piqué, lui aussi, par les muses, et qui avait poussé la licence poétique jusqu'à prétendre longtemps vivre de ses vers et en faire vivre une femme et des enfants. Recueilli par la marquise de Rambouillet, Neufgermain était d'une grande ressource dans la chambre d'Arthenice, lorsque la conversation avait perdu ses ailes, et nul n'était plus goûté des curieux et des sots, quand la marquise multipliait par force ses invitations, les jours de *grands ronds*, comme on disait alors.

Les réunions de madame de Rambouillet en étaient arrivées, en effet, à ce comble de réputation qu'on intriguait partout à Paris pour y être présenté. C'était déjà un tribunal avec lequel il fallait compter que celui-là, et tout ce qui écrivait, prosateurs ou poètes, aspirait à être admis au nombre des juges, afin de ne plus courir le risque d'être jugé. Il tombait chaque jour, chez la marquise, une pluie de dédicaces et d'épîtres; il en arrivait de la province même, en tête de ces poèmes élaborés dans le silence par quelque lointain amant des lettres. Le nom de la chambre bleue avait franchi les barrières qui séparaient les provinces; on le connaissait à Amiens, on le célébrait à Toulouse.

Tout à coup, du fond du Piémont, du sein des âpres montagnes, un livre sortit, livre nouveau vraiment, étrange, étourdissant, et qui fut pendant un demi-siècle la folie de toute l'Europe; c'était l'*Astrée*. Honoré d'Urfé, gentilhomme des environs de Marseille, d'abord chevalier de Malte, puis marié après des vœux abolis, malheureux alors en ménage et contraint de se réfugier en Piémont pour échapper à ses ennuis, avait composé dans sa retraite cette merveille, auprès de laquelle pâlisait toute l'antiquité. A Paris, on se disputa, on s'arracha le livre, et le libraire qui le vendait courut risque d'être pillé par les plus honnêtes gens du monde, durant le premier effet de leur délire. Que de bruit cependant, que d'enthousiasme pour si peu! L'œuvre ne portait encore d'autre nom que *pastorale*: cette pastorale, il est vrai, formait dix volumes, et jamais on n'avait vu tant de longueur à une épopée. L'*Enéide*, l'*Illiade*, la *Jeanne d'Arc* de Chapelain n'étaient donc plus que jeux d'enfants.

La voix publique ne tarda point à nommer l'*Astrée* un roman. Cela était juste et sage, car on trouvait dans ce nouveau nom toute l'histoire des causes qui avaient dicté ces dix volumes à leur fécond auteur. L'*Astrée* n'était rien vraiment qu'un écho lointain de ces insipides romans de chevalerie dont la cour de François I^{er} avait fait ses délices. Mais un siècle et la somme d'ambition qu'un siècle représente avaient encore passé sur ce genre de sujets. Au lieu des peintures des mœurs chevaleresques si naïvement fades, l'auteur de l'*Astrée* avait prétendu enfermer dans son cadre fleuri une étude du cœur humain, et présenter en une suite de tableaux toutes les conditions de la vie. C'est une pastorale, avons-nous dit : n'ayez pas peur, cependant, que ces bergers qui se promènent au bord du Lignon vous parlent en bergers! Le plus raffiné des courtisans, ou le plus pointilleux des sophistes envierait, je vous jure, leurs subtilités et leurs madrigaux. La scène est dans le Forez, l'une des contrées les plus variées et les plus grandioses de toute la France : les héros de d'Urfé, Astrée et Céladon, Galatée et Sylvandre, ne semblent avoir d'autre patrie que ces attiques dont nos aïeux décoraient le dessus de leurs cheminées, où sur des gazons bleus, sous des cieux vert-pomme et des arbres couleur d'encre, nous avons tous vu se reposer des bergers si étranges à côté de leurs chiens fantastiques et de leurs brebis enrubanées.

Il en est de ce précieux et languissant ouvrage comme de ces monuments anciens qu'on rencontre partout, qui n'offrent aucun intérêt par eux-mêmes, mais dont on est bien forcé de faire l'histoire pour servir à celle de toute une cité. Ce qui se reconnaît tout de suite dans l'*Astrée*, c'est la mode du temps, mode exagérée, il est vrai, mais dont les courtisans fidèles de la mode ordinaire ne voulurent point rester en arrière, quand ils n'avaient pour atteindre à l'autre et pour donner raison à l'auteur qu'à s'exagérer eux-mêmes. L'ordre d'idées qui règne dans l'*Astrée* est bien le même qui avait cours à l'hôtel de Rambouillet, forcé seulement et subtilisé, fondé chez d'Urfé sur cette envie d'être original qui dévore les auteurs médiocres, tandis que chez la marquise, par exemple, il l'était sur une vertu susceptible et solide. Ces mêmes sentiments qui faisaient la gloire du *palais d'honneur* (ainsi nommait-on l'hôtel), cet amour de la pure morale et de la politesse, cette haine de toute fausseté, cette fidélité à l'amitié, que prêchait et que pratiquait la marquise, se retrouvaient au fond dans le livre de d'Urfé. Mais la

morale y devenait de la prudence, la politesse de l'affectation et une ridicule recherche, la délicatesse de la subtilité, le cœur enfin n'y semblait plus que convention, et l'esprit y était un malheur.

Nous avons dit le fanatisme qu'éveilla le livre. Il y eut à Paris, chez les marchands, des *meubles Céladon* (c'était le nom du héros), une *couleur Céladon*, une certaine couleur vert tendre dont chacun voulut être habillé. La foule ne jugea le livre que par le plaisir produit; il appartenait aux élus de l'analyser. Or, les habitués de l'hôtel l'analysèrent avec tant de conscience, qu'en vérité ils se l'approprièrent. Alors, à côté de la langue française naquit le jargon de l'*Astrée*. On ne parla plus que du *Lignon* qui coulait au milieu de cette terre promise du Forez, et peu s'en fallut qu'en faveur de ce misérable ruisseau, on ne débaptisât la Seine; on vit des dames qui portaient des noms semi-royaux se choisir celui de Galatée, et des gentils-hommes en réputation, de braves capitaines, rêver d'être des Sylvandre. La fortune de l'auteur fut unique, d'occuper ainsi toute son époque. Modeste et content de sa gloire lointaine, d'Urfé ne vint pas à Paris; mais sa nièce recueillit tous les fruits qu'avait dédaignés son heureux oncle. Simple fille d'honneur de la reine-mère, et n'ayant guère de bien, elle n'épousa rien de moins qu'un duc de Croy. Si d'Urfé avait eu une fille, elle fût certainement devenue reine.

On n'admettait plus à l'hôtel de Rambouillet, et malgré la marquise, que le jargon du gentilhomme provençal. Chapelain surtout en raffolait, et il en eût fait le dictionnaire s'il n'avait eu à achever son poème. Il était soutenu, dans la campagne qu'il avait entreprise pour le compte de d'Urfé, par la fille aimée de la marquise qui, toute jeune encore, révélait ainsi du premier coup ses goûts littéraires, et par un nouveau venu, tout brillant de grâces cherchées, un *artificier d'esprit*, le jeune Vincent Voiture... Contre ce triumpvirat, la marquise n'avait plus que ses propres armes; Racan, depuis son mariage, Malherbe, depuis la mort de son fils unique, s'étaient peu à peu retirés de la chambre bleue. Et puis, elle apportait sans doute dans ce combat fameux beaucoup d'indulgence pour sa jeune fille. Voiture, d'ailleurs, l'attaquait avec une si formidable artillerie de bons mots, et Chapelain, retranché sous ses fameuses périphrases, s'y tenait si bien à couvert, qu'elle ne pouvait espérer la victoire sur des ennemis tour à tour si impétueux et si prudents. Tous trois, mademoiselle de Rambouillet, Voiture et Chapelain, admiraient, au reste, dans l'*Astrée*, des choses différentes; la première en aimait surtout la politesse et cette délicatesse inaltérable que les héros poussaient jusqu'au martyre; Voiture en louait la pensée enchevêtrée et le tour nouveau; Chapelain en enviait la fécondité. Car, en plus d'un point, d'Urfé et lui se trouvaient frères. On reconnaissait dans l'*Astrée* la même monotonie de tableaux que promettait le poème de Jeanne d'Arc, et la même manie descriptive. Comment Chapelain n'eût-il point admiré l'auteur qui consacrait un demi-volume à peindre un vallon, lui qui ne pouvait pas, à moins de trois vers, nommer une cerise, et dont les descriptions ressemblaient, disait-on, à des états de lieu.

La maladroite et fâcheuse idée vraiment qu'avait eue d'Urfé d'écrire et de publier sa pastorale! L'hôtel de Rambouillet, naguère si paisible en sa recherche des mœurs élégantes et pures, en son étude du vrai français, devint aussitôt comme une Babel. La confusion

des langues y cessa pourtant bientôt, mais ce ne fut que parce que la plus ridicule l'emporta, la langue de la mode nouvelle, et l'on recommença, dans la chambre d'Arthénice, à s'entendre entre soi, quitta à n'être plus entendu du dehors. Cela était triste pour une femme de sens et de tête, comme était la marquise, d'autant plus qu'au fond elle ne se devait point sentir innocente du mal qui arrivait. Ce n'était point impunément qu'elle avait laissé chez elle l'esprit prendre le pas sur toutes choses; car il en est de l'esprit comme du vin: lorsqu'on en abuse, vient l'ivresse. Cependant, la marquise avait aisément gouverné jusque-là tout ce monde indocile; mais la révolution s'était faite, et il lui advenait précisément ce qui advient en ce cas aux pouvoirs ordinaires, elle avait été débordée par les siens. Dès lors il semble qu'elle abdiqua franchement en faveur de sa fille, dont une nuée de poètes ingrats célébrèrent l'avènement.

Au cours du bois de Vincennes,
Le soleil a disputé
De lumière et de clarté
Avec la belle d'Angennes.
Mais le soleil se perdit
Aux rayons qu'elle espadilla.

VOITURE.

La marquise, d'ailleurs, commençait à n'être plus jeune, et nous avons dit qu'elle était infirme. Elle ne se trouvait plus assez vaillante pour guider la nouvelle génération de la poésie qui se levait de toutes parts, tous ces enfants d'Apollon qui, nés avec le siècle, tentèrent, vers la seconde moitié du règne de Louis XIII, de graver le Parnasse. Elle aimait tendrement sa fille; elle eût voulu lui transmettre une part de la noble influence qu'elle avait exercée pendant plus de vingt-cinq années sur l'esprit et les mœurs de son temps. Julie d'Angennes fut, en effet, vertueuse comme sa mère; mais, comme nous le verrons plus tard, elle n'eut pas sa haute raison: elle n'héritait vraiment que de son amour pour les lettres.

Cependant, cette belle langue française outragée par d'Urfé et par le goût de ses admirateurs, put encore vers ce temps prendre une revanche, en attendant celle que lui donna Corneille. Avant de quitter l'hôtel de Rambouillet, à la fin de cette première période de son histoire, il faut y signaler une autre influence qui y fut dès l'abord plus sérieuse que celle de d'Urfé, et qui bientôt y devint considérable. Louis de Balzac, gentilhomme de l'Angoumois, venait, en 1624, de publier le premier recueil de ses Lettres. Il était déjà fort des amis de la marquise, à qui l'évêque de Luçon, son premier protecteur, l'avait conduit. Bien que lui aussi, fidèle à la mode, Balzac se donnât souvent une peine étrange pour écrire des riens, c'était encore le premier prosateur de son temps. Son style élégant et nombreux s'élevait quelquefois malgré sa froideur, et s'il avait une quelconque émotion, il n'aurait point été incapable des grands sujets, ainsi qu'il le montra dans l'*Aristippe* et le *Socrate chrétien*. Plein de zèle pour la réforme de la langue (c'était encore un caractère du temps commun à tous les écrivains), il y travaillait sans relâche, s'attachant surtout à payer d'exemple. La marquise de Rambouillet, un peu chagrine, sans doute, des extravagances que sa fille commettait en compagnie de Voiture, et que glorifiait Chapelain, put donc se consoler quelquefois encore avec Balzac en écoutant, après les *Pompeuses bagatelles* du jeune écrivain, quelques-uns de ses morceaux sérieux. Il paraît que tous deux ils

forçaient quelquefois l'attention de la troupe folle, qui *madrigalisait* en cercle dans la chambre bleue, tous les jours à propos de l'*Astrée*, ou qui jouait à l'esprit comme à la raquette. Plusieurs soirées se passaient, encore présidées par la marquise, où l'on discutait sur la valeur des mots, où l'on arrêtait leur orthographe, où l'on commençait enfin le travail que continua

l'Académie, fondée quelques années après par Richelieu... Mais ces discussions closes, ensuite que faisait-on ?... Julie d'Angennes reprenait la présidence, et l'on écoutait gravement une pièce de vers devenue célèbre, la *Métamorphose des yeux de Philis en astres*.

H. PERRET.

(La suite à un prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

Études sur la lecture à haute voix, par M. Édouard MENNECHET (1).

L'ancienne directrice du Journal, à laquelle vous avez toutes conservé un si affectueux souvenir, madame de Pussy, vous parlait, il y a bien des années, des matinées littéraires de M. Mennechet; elle en parlait en femme d'esprit et de goût, et en engageant celles de ses lectrices qui habitaient Paris à profiter d'un si précieux enseignement (2). Aujourd'hui, M. Mennechet nous donne des leçons de l'art dans lequel il excellait, et nous vous engageons à notre tour, mesdemoiselles, à vous procurer son livre, à le lire avec attention, afin de cultiver un art qui peut devenir la consolation et la joie de ceux qui vous entourent. Le talent de bien lire est un talent de femme d'intérieur, d'institutrice, de garde-malades, un talent de Française enfin, puisque les femmes françaises sont par excellence les bons génies du foyer. Mais ce talent est chose très-rare. « On convient sans peine de son agrément, de son utilité; on reconnaît qu'il est le complément nécessaire d'une bonne éducation; on avoue que c'est un tort, bien plus, que c'est un ridicule de ne pas savoir lire, et personne ne prend la peine d'apprendre ce qu'il est agréable de savoir, et ce qu'il est honteux d'ignorer! D'où vient cela? C'est que, par malheur, on ne comprend l'avantage de bien lire qu'à l'âge où il répugne d'apprendre, à l'âge où le temps manque pour l'étude, absorbé qu'il est par les affaires ou le plaisir. On finit par se persuader que l'art de la lecture à haute voix n'est si négligé que parce qu'il est trop difficile, et on préfère y renoncer. »

— Mais vous, mesdemoiselles, vous n'avez pas l'excuse du trop tard, ni de l'impossible; vous êtes dans l'âge heureux où la mémoire, l'intelligence, la voix se plient aux ordres de la volonté; vous pouvez apprendre, perfectionner ce qui est bien, rectifier ce qui est mal, et M. Mennechet vous encourage en disant : « J'ose affirmer qu'il n'est personne, quels que soient les vices de la nature, ou d'habitude de la prononciation et de son organe, qui ne puisse, avec un peu de travail, des conseils et quelque bonne volonté, acquérir en peu de temps les qualités d'un bon lecteur. Nous en avons eu la preuve, il y a peu d'années, au collège de France. M. Andrieux, qui nous a laissé d'élégantes comédies et des contes charmants, y professait la littérature. La salle du cours était assez vaste, et le public s'y pressait en foule. Les cours de

M. Andrieux étaient à la mode, on voulait entendre M. Andrieux. Lorsqu'à grand-peine on était parvenu à se placer sur les bancs, sur les chaises, et jusque sur les marches de l'estrade du professeur, on voyait se glisser à travers la foule un petit homme déjà vieux, dont les traits étaient empreints de cette laideur spirituelle, qui, chez les hommes, est souvent préférable à la beauté. Il avait peine à graver les degrés de l'estrade où sa présence était attendue; mais à peine l'avait-on reconnu qu'un tonnerre d'applaudissements proclamait son arrivée; il saluait, en souriant, le public qu'il interrogeait du regard, pour y chercher des visages amis; puis il déroulait son manuscrit, car il se permettait rarement l'improvisation, disant que si le professeur y gagne, l'enseignement y perd, et qu'une leçon n'est pas une affaire de vanité, mais d'utilité. Aussitôt qu'un geste de sa main avait réclamé le silence, le silence se faisait comme par enchantement, non ce silence de théâtre entremêlé de chuchotements et de ces mille petits bruits qui se perdent dans l'étendue d'une salle de spectacle, mais ce silence qu'on ne trouve guère que parmi les figures de cire ou de carton. Pas un mot, pas un murmure, pas un mouvement; les rhymes même se taisaient quand M. Andrieux allait parler. Et pourquoi ce privilège que réclament vainement ceux qui parlent en public? Le voici : des trois voix que possède l'homme, M. Andrieux n'en avait aucune. Eh bien! l'attention de l'auditoire était si muette, si immobile, que ce professeur sans voix parvenait, grâce à la netteté, à la précision, à la pureté de sa diction, à se faire entendre parfaitement jusque dans les parties les plus éloignées de la salle. Son habileté était telle qu'il faisait deviner et sentir les intonations qu'il ne donnait pas. La variété de son débit se manifestait à la fois dans sa physionomie et dans ses gestes, et suppléait tellement à l'absence de la voix, qu'on finissait par lui en croire une. On l'écoutait des yeux; on ne respirait pas, de peur qu'un souffle n'étouffât ses paroles; c'était le triomphe de l'art sur la nature. Et jamais la nature seule n'aurait pu obtenir un plus beau triomphe que cette profonde émotion qui ne permettait pas de respirer.

« Ainsi, ce qui importe le plus pour se faire entendre, ce n'est pas de posséder une voix forte et puissante, c'est de savoir tirer parti de celle qu'on a, quelque défectueuse qu'elle soit. On peut toujours y parvenir à l'aide de certaines règles et de certains principes qui sont à la portée de tout le monde. »

Vous voyez, mesdemoiselles, qu'on n'est pas plus encourageant, et que, si vous avez la volonté, vous parviendrez, aidées par un guide aussi aimable et aussi éclairé, non-seulement à bien lire, mais encore

(1) Prix 3 francs, à Paris; 3 francs 75 centimes par la poste. Nous nous chargeons de fournir cet ouvrage à nos abonnées contre l'envoi de leur somme.

(2) Voyez *Journal des Demoiselles*, année 1841.

à prononcer d'une manière gracieuse et correcte, ce qui est une marque de bonne éducation. M. Mennechet dit avec raison : « Une prononciation vicieuse est dans le monde l'indice presque infaillible d'un esprit vulgaire. Parcourez les rangs de la société, depuis le plus haut jusqu'au plus bas, et vous verrez que la manière de prononcer suit presque invariablement les degrés de l'échelle sociale. Le langage du bas peuple devient même inintelligible par l'incorrection et la grossièreté de la prononciation, tandis qu'une prononciation élégante et pure ajoute un nouveau charme à la grâce des pensées et à l'énergie des sentiments qui s'expriment dans les hautes classes de la société.

» Le meilleur moyen de se défaire de son accent provincial, quel qu'il soit, c'est d'abord d'écouter attentivement lire et parler les personnes qui lisent et parlent bien, et de graver dans sa mémoire les intonations et les articulations qu'elles ont prononcées, et de s'efforcer de les reproduire, en lisant ou en répétant soi-même les mots et les mêmes phrases. Il est nécessaire de répéter souvent le même mot, afin d'accoutumer les organes de la parole à prononcer nettement... La négligence est la cause de la plupart des défauts de prononciation, et l'attention en est l'infaillible remède. Mais comment accorder tant d'attention à la manière dont on s'exprime, quand on en accorde si peu à ce qu'on dit? Notre principal conseil est donc, soit qu'on lise ou qu'on parle, de penser d'abord à ce qu'on fait. »

Il est donc entendu que pour bien lire, il faut bien prononcer. Supposons que vous deviez à la nature ou que vous ayez acquis par l'éducation une prononciation correcte, un accent élegant et pur, M. Mennechet vous apprendra comment vous pourriez, en appliquant ces heureuses qualités à la lecture, relever encore le mérite d'un bon livre et charmer ceux qui vous entourent, et qui goûteront mieux les nobles pensées, le beau langage de nos auteurs, lorsqu'ils leur seront transmis avec une diction nette, un accent pénétrant et naturel.

« Dans toute phrase bien faite, dit-il, l'écrivain, s'il est habile, a certainement placé un mot sur lequel tout l'artifice de son style tend à appeler l'attention du lecteur, parce que ce mot exprime le plus fortement sa pensée. Eh bien ! que doit faire le lecteur qui veut traduire, par les inflexions de sa voix, la pensée de l'écrivain ! Il doit mettre tous ses soins à donner au mot principal, dans sa diction, la même importance que l'écrivain lui a donnée dans son style. Essayons un exemple pour mieux faire comprendre ce que nous venons de dire, et prenons quelques vers du *Misanthrope* de Molière. Philinte dit à Alceste :

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez ! vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses.
De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements,

Et quand je vous demande après : Quel est cet homme ?

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme !

Votre chagrin pour lui tombe en vous séparant,

Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent !

Morbleu ! c'est une chose indigne, LACHE, INFAME,

De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme,

Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,

Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

« En lisant ces vers avec quelque attention, ne reconnaît-on pas, dans chacun d'eux, le mot sur lequel il convient d'appuyer, parce qu'il exprime la pensée principale du poète?... Si le lecteur ne les fait pas sentir par l'accent de sa voix, il enlève à la pensée de l'auteur toute son énergie. »

Nous vous engageons, mesdemoiselles, à suivre le conseil et l'exemple de M. Mennechet, et à analyser ainsi les bons écrivains, non-seulement afin d'apprendre à donner à leur pensée l'accent qui lui convient, mais encore afin de pénétrer les secrets de leur style et d'arriver à mieux comprendre les charmes et les difficultés d'un langage éloquent et naturel.

M. Mennechet revient sur les vices de prononciation, le *grassement*, le *zézelement*, défauts qui tiennent surtout aux habitudes, et le *bégaiement*, le *breddouillement*, et le *balbutiement*, qui ont une cause physique et qui tiennent à l'action mal dirigée de certains organes de la parole. Il donne d'excellents conseils pour remédier à ces défauts, les uns si ridicules, les autres si désagréables, et vous lirez avec plaisir, dans son ouvrage, ces avis appuyés sur l'expérience et entremêlés d'anecdotes et d'exemples pleins d'intérêt.

La lecture des vers et la lecture de la prose dictent à M. Mennechet des réflexions délicates, fines et qui seront appréciées par tous ceux qui ont le goût de la littérature. La voix, le geste, le maintien, la physiologie sont autant de sujets d'étude, que l'auteur traite avec un tact et une mesure extrêmes. Il veut former, non des acteurs, destinés à briller sur la scène, mais des lecteurs, des lectrices, dont le talent sans prétention puisse distraire un petit cercle de parents et d'amis et ajouter aux douceurs du foyer un plaisir de plus, une distraction intellectuelle, qui n'exige ni luxe, ni richesse, et qui est, grâce au ciel, à la portée de tous. Ce modeste talent de bien lire est de toutes les positions et de tous les temps ; il vous sera utile encore à un âge où la musique, ce talent si en vogue aujourd'hui, perdra tout son charme ; on ne chante plus de romances, on ne joue plus de quadrilles quand viennent les rides et les cheveux blancs, mais on peut conserver la jeunesse de l'esprit parmi les glaces de l'âge ; goûter Bossuet, Racine, Chateaubriand, se plaire à les faire comprendre et goûter aux autres, et réunir autour de soi sa famille par l'attrait d'un talent aussi rare qu'agréable.

Nous recommandons donc à toutes nos lectrices l'excellent, l'aimable livre de M. Mennechet ; toutes y trouveront profit et plaisir, et les jeunes personnes qui se destinent à l'instruction y puiseront les conseils les plus pratiques et les plus judicieux sur une des branches essentielles de l'éducation, la pureté du langage et la grâce de la diction.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

L'ACQUA DEL GIARDINO E L'ACQUA DELL' ORTO.

L'Acqua, che nelle fonti del giardino
Avea fatta di sè mostra superba,
Mentre scendea nel fiume, a sè vicino
Vide scorrere un umile Ruscello,
Che dopo aver bagnati i frutti e l'erba,
Venìa dall' orticello.
Lo vide, e altera, le candide spume
Sulle sponde del fiume
Arrestando, gridò : Tu a me d'appresso
Scorrer pretendi ? a me, che scendo adesso
Da marmoree spelonche,
D'acquose Deità finte magioni,
Ove sgorgai dalle ritorle conche
De' biforini Tritoni ;
A me, che ora tranquilla in vasti piani
Diedi limpido albergo
Ai pesci Americani
Pinti e dorati il tergo ;
A me, che or mi distesi in sottil velo
Or zampillando rapida,
Nell' inalzarmi al cielo
Mi sciolsi in minutissime
Stille, e rivale ad Iride
Del Sol divisi il raggio
Allor che fece nel mio sen passaggio ?
E tu con me di tanti pregi ornata
Meschiarti in seno al fiume ardisci e tenti,
Acqua vile e sprezzata ?
Nell' udir tali accenti
Il Ruscelletto unil disse a colei :
Tu che si nobil sei,
Quant' erbetto soavi, e quanti frutti
Avrai tu mai prodotti ;
S'io vil sprezzato rio
Tanti ne diedi all' orticello mio !
Risponder non potè l'acqua orgogliosa,
Onde tacque sdegnosa ;
E le candide spume
Tornò a versar nel fiume.
—
Perchè il tuo pronto ingegno
Nell' arti di diletto a gloria ascese ;
Forse di scherni è degno
Chi, piacer non potendo, util si rese ?

GIOVANNI GHERARDO DE ROSSI.

L'EAU DU JARDIN ET L'EAU DU POTAGER.

FABLE.

Une eau qui dans les fontaines d'un parc avait fait superbe figure, vit près d'elle, tandis qu'elle allait se jeter dans un fleuve, courir un humble ruisseau. Celui-ci, après avoir arrosé les fruits et l'herbe, venait d'un potager. Cette eau l'aperçut, et, gonflée de fierté, elle retint sa blanche écume sur le bord du fleuve et s'écria : « Oses-tu bien prétendre à t'approcher ainsi de moi ; de moi qui sors en ce moment de grottes de marbre, image de la demeure des divinités aquatiques, où je m'élançais des conques recourbées des Tritons à la double nature ; de moi qui, tantôt calme dans de vastes bassins, formais la demeure limpide de poissons d'Amérique, aux écailles dorées, et tantôt m'étendant en un voile transparent ou jaillissant rapide, m'élevais jusqu'au ciel en une pluie de gouttes fines, rivale d'Iris, et divisant le rayon du soleil lorsqu'il passait à travers ma gerbe ?... Et toi, eau vile et méprisable, oses-tu bien essayer de te mêler, dans le sein du fleuve, à moi, qui suis ornée de tant d'avantages ? » En entendant de telles paroles, l'humble ruisseau répondit : « Toi, qui es si noble, combien de bons légumes, combien de fruits ne dois-tu pas avoir produits, si moi, qui ne suis qu'un ruisseau méprisé, j'en ai tant donné à mon potager ? » — L'eau orgueilleuse ne put répondre ; elle garda un silence dédaigneux, et alla jeter son tribut limpide dans le fleuve.

Parce que ton esprit facile a acquis la célébrité dans les arts d'agrément, penses-tu que celui-là est digne de mépris qui, faute de pouvoir plaire, a su se rendre utile ?

Mlle LOUISE MERCIER.

LA FÊTE DE LA PAQUERETTE.

Au milieu d'une belle prairie arrosée par les eaux de la Bièvre et richement émaillée de fleurs, on voyait un vieux saule dont les flancs ouverts et déchiquetés contrastaient d'un manière frappante avec sa tête, garnie d'un magnifique feuillage. Si le temps avait respecté sa verdure, qui, chaque printemps, apparaissait plus étendue et plus fraîche, il avait outrageusement dégradé son corps ; et l'on se demandait,

en le voyant ainsi entièrement creux, comment la sève nourricière pouvait trouver passage et s'élançer de ce tronc débile, entre son écorce et la mince couche d'aubier qui la doublait.

Il fallait que cet arbre fût bien vieux, car tous les habitants du pays, en remontant jusqu'à la troisième génération, l'avaient toujours vu aussi endommagé, aussi décrépît. Et comme le merveilleux plaît aux

hommes, on ne manquait pas de raconter sur sa vétusté les histoires les plus incroyables, et pourtant les mieux accréditées.

Ce qui achevait de donner au vieux saule une certaine importance, c'était une touffe de Pâquerettes des prés, qui, habile à se choisir une demeure confortable, était venue, comme l'oiseau du bois, nicher au milieu du tronc. Là, ainsi abritée de la gelée et du mauvais temps, la pauvre petite plante semblait ne plus faire qu'un avec cet ami protecteur, et bravait, ainsi que lui, le froid et la bise des plus rudes saisons. Comme le phénix, elle renaissait de ses cendres, et à cent lieues à la ronde, on n'eût pu trouver des fleurs aussi nombreuses, et surtout un pied aussi vigoureux que l'était celui de la Pâquerette du vieux saule.

Car c'était ainsi qu'on la nommait, et sa célébrité était grande! Pâquerette était l'oracle du canton; les mères et les grand-mères l'avaient consultée, et la génération présente l'interrogeait à son tour!

A la vierge au front modeste, à l'air candide, on assure que la Pâquerette disait toujours, on vous aime... un peu... beaucoup... elle s'arrêtait là. Mais à la jeune fille coquette, à l'air léger, à l'œil hardi, la Marguerite ne manquait jamais d'ajouter les mots : *pas du tout*. Vainement dans son désappointement la jeune fille recommençait-elle vingt fois; la fleurette se laissait mutiler sans revenir sur son premier mot; l'oracle était infailible, et dans tout le pays on assurait qu'il n'avait jamais menti!

Pâquerette payait au centuple l'hospitalité que le vieux saule lui avait accordée; grâce à elle, il inspirait une sorte de vénération, et il ne se fût pas trouvé dans tout le village un homme assez profane pour porter la cognée sur la demeure qu'elle s'était choisie; aussi, quoique le grand pré eût bien des fois changé de propriétaire, tous l'avaient respectée!

On sait que la Pâquerette ou Pâquerette tire son joli nom de Pâques, époque à laquelle elle fleurit le plus ordinairement. Aussi, par un usage fort anciennement établi dans ce village, tous les habitants se rendaient-ils gaiement à la prairie du vieux saule pour y célébrer la fête de la Pâquerette; et c'était habituellement dans cette semaine de Pâques, consacrée au repos, qu'elle avait lieu. On couvrait l'arbre de fleurs, on l'ornait de rubans, on consultait l'oracle, on faisait des rondes joyeuses! c'était un grand jour de plaisir pour tous, un grand jour de sacrifice et de dévouement pour la pauvre petite Marguerite, qui, vu la quantité prodigieuse de consultations données, conservait rarement un fleuron.

De toutes les jeunes filles de ce village, une seule ne prenait point part à cette fête naïve. Violette, orpheline, belle et simple comme son nom, avait été dès l'enfance élevée au château : l'éducation qu'elle y recevait, la position qu'elle occupait auprès de sa bienfaitrice, ne lui permettaient pas de se mêler aux pauvres habitants du village. Mais Violette avait quinze ans! A cet âge l'idée d'une fête, d'un bal, fait toujours bondir le cœur! Elle avait vu, à travers les barreaux dorés de sa belle cage, défilé la troupe joyeuse; et comme pour une noce, les violons en tête, les garçons *enrubanés*, les jeunes filles le bouquet de Pâquerettes blanches au côté.

Violette avait regardé l'heureuse bande s'éloigner, souriant d'abord, puis pensive... et quoique depuis longtemps les sons vagues et interrompus du violon

n'arrivassent plus à elle que par intervalle, elle écoutait, elle regardait encore!

Lorsque tout fut retombé dans un profond silence, la jeune fille poussa un gros soupir. Je ne sais comment il se fit qu'elle se trouva bientôt dans le coin le plus retiré du parc, tout près d'un banc de mousse qu'elle fuyait habituellement, elle siieuse et si folle, parce qu'il lui paraissait sérieux et triste.

Violette s'était assise d'un air boudeur et en enfant gâté qui se résigne avec peine; cependant, nous devons nous hâter de le dire, son excellent naturel prit le dessus, elle ouvrit son livre et chercha dans l'étude une sage distraction. Le soleil était brûlant, et l'atmosphère chargée de vapeurs. Elle appuya sa jolie tête blonde sur la mousse; ainsi posée, elle eût rivalisé; en fraîcheur, avec la charmante fleur dont elle portait le nom.

Bientôt ses yeux alourdis se fixèrent machinalement sur les nuages amoncelés, vapeurs éphémères, insaisissables, où l'on voit le plus souvent tout ce que l'on veut voir!... Voici d'abord une mer orageuse avec ses barques et ses navires que viennent engloutir les flots! Aux vaisseaux succède une nombreuse armée, où fantassins et cavaliers s'attaquent avec fureur; l'horizon se colore du feu sanglant de leurs armes... puis, comme une ombre légère, fantassins et cavaliers disparaissent à leur tour, et voici venir le monde antédiluvien, avec ses animaux bizarres, ses preles de vingt pieds, ses fougères gigantesques dépassant la taille des plus grands arbres...

Violette voit s'évanouir sans regret ce monde scientifique auquel l'imagination a prêté tant de merveilles, et ses yeux fatigués se reposent avec plaisir sur une végétation plus moderne. C'est la grande prairie du village avec son vieux saule, ses menthes et ses boutons d'or... de longs rubans roses et bleus s'échappent encore de l'arbre séculaire, et flottent au gré des vents comme de joyeuses banderoles; des milliers de pétales blancs jonchent la prairie, et les pieds des nombreux danseurs, encore empreints sur l'herbe, prouvent à la jeune fille qu'elle n'est pas la dupe d'une illusion; pas une seule couronne n'est restée à la pauvre petite reine Marguerite, et son corps mutilé n'offre plus que quelques débris de tiges ou de verdure.

Violette pousse un dernier soupir de regret!... Tout à coup, ses yeux reposés croient apercevoir dans le tronc du vieux saule, et bien abritée sous quelques feuilles, une Pâquerette que sa modestie sans doute a sauvée du carnage... Déjà sa main va la cueillir, déjà elle s'apprête à consulter l'oracle, lorsque ce mot : Arrête! prononcé par une voix douce et flûtée vient frapper son oreille et suspendre son bras; et avant qu'elle ait eu le temps de revenir de sa surprise, la petite fleur, grandissant, grandissant, s'étend, s'anime et finit par prendre la forme d'un de ces êtres fantastiques dont les poètes ont enrichi leurs gracieuses productions. Est-ce un génie? Est-ce une sylphide? Son air est doux et naïf, ses yeux sont candides et purs comme l'eau des fontaines. Sa taille, qui paraît être celle d'une jeune fille, est svelte et élancée, et elle s'encadre si merveilleusement dans le tronc du vieux saule, que l'on croirait voir une délicieuse statuette de Pradier.

« Qui êtes-vous? lui dit Violette émue et pourtant rassurée par son air d'innocence. — A ma couronne, à ses fleurons, ne me reconnais-tu pas? Je suis la petite

reine Marguerite des prés, la sœur de la belle reine Marguerite cultivée dans les jardins, la Pâquerette du vieux saule, et la seule qui ait échappé à la folie des humains en évitant leurs regards! toutes mes compagnes ont payé bien cher le désir de leur plaire, et ce matin même, j'ai vu tomber à mes côtés mes jeunes sœurs mutilées; comme dernière des Pâquerettes, je suis appelée à régénérer notre espèce; cette qualité me met au rang des génies, et dès ce moment j'en ai la puissance et les attributions; dans quelques instants j'irai prendre ma place dans le palais du grand Génie végétal, mon père, où ma rentrée sera solennelle et consacrée par une fête. Envoyées chaque printemps sur la terre, notre passage à nous, pauvres Pâquerettes, n'est qu'éphémère; nous venons un instant récréer la vue des humains et orner les prairies; hélas! les ingrats nous tiennent-ils compte de tous nos efforts pour leur plaire? Les uns nous foulent aux pieds, nous dédaignent, les autres se font un jeu de nos douleurs! Adieu santé et fraîcheur! adieux fleurons et couronnes! nous voyons tomber jusqu'à la dernière! Dans leur ignorance, les barbares nous prennent pour des êtres insensibles! et cependant, comme les animaux, nous sommes douées de vie et de mouvement!... cela t'étonne, Violette, et pourtant rien n'est plus vrai... écoute, as-tu remarqué la sensitive? elle donne des signes de vie non équivoques, car ses feuilles se ferment au moindre contact, à la pluie ou au vent; quelques fleurs s'endorment au coucher du soleil, comme les belles de jour, d'autres, au contraire, évitent la chaleur, et n'éclosent qu'au déclin du jour, comme les belles de nuit et quelques onagres!

» Il en est qui craignent la pluie et qui se ferment à l'approche de l'orage, comme le souci pluvial. D'autres encore ne manquent jamais de s'ouvrir à des heures régulières, comme la belle de onze heures, si connue dans les jardins.

» Non-seulement les plantes vivent, mais elles respirent, et comme vous, elles ont besoin pour vivre, d'air, de jour et de nourriture; la sève qui monte dans leurs tiges, dans leurs feuilles, circule chez elles comme le sang circule chez les animaux; des milliers de petits trous, visibles au microscope, sont les pores par lesquels elles respirent. Si l'on bouche ces pores, ou s'ils se trouvent couverts de poussière, la plante périra étouffée!

Et comme Violette faisait un geste d'étonnement, Pâquerette ajouta : « Mais que dirais-tu donc, enfant, si je te prouvais que les plantes marchent? bien plus : elles volent! Oui, écoute encore : toutes celles qui aiment l'eau ou l'humidité savent fort bien voyager et quitter le terrain sec dans lequel le hasard les a souvent fait naître, pour chercher un terrain mieux approprié à leur nature : leurs racines s'étendent, rampent, se glissent entre deux terres, et finissent par descendre du flanc desséché des montagnes pour venir faire l'ornement d'un ruisseau souvent fort éloigné. Mais leur trajet est long, et dure quelquefois plusieurs années.

» Tu as peut-être remarqué dans les jardins les graines d'érable, de peuplier, de bouleau, de saule, de cormier; toutes ces graines en crochet ont la propriété de voler au moindre vent, et font ainsi de longs voyages; il en est d'autres dont la légèreté est extrême, telle est la graine du chardou, du pissenlit, qui voyage comme en ballon, soutenue par une petite nacelle;

ces sortes d'étoiles en duvet, poussées par le vent, et par les enfants qui ont tant de plaisir à souffler dessus, vont ainsi s'implanter loin du lieu de leur naissance et de leurs habitudes. C'est ainsi que la plupart des plantes changent de lieu et de pays.

» Tout cela paraît te surprendre, ma chère Violette; tu le vois, je sais ton nom, car nous autres génies tout nous est connu, et nous comprenons tous les langages, depuis le chant de l'oiseau jusqu'au mugissement du taureau, et comme ton nom t'a mis dès ta naissance sous ma protection, je veux t'initier à cette science charmante des fleurs que l'on nomme la Botanique; science pleine d'attrait, et qui devrait être le partage de notre sexe, si messieurs les savants, en l'affublant de noms plus ou moins barbares, et en compliquant de plus en plus leurs systèmes, n'en avaient fait un dédale dans lequel il est souvent impossible de se retrouver. Je connais, ajouta la Pâquerette en souriant malicieusement, une petite plante bien vulgaire, que la science a pompeusement décorée de vingt-deux noms.

» Quoi qu'il en soit, poursuivit-elle en relevant sa couronne avec une nuance de fierté qui contrastait avec sa simplicité habituelle, plus que jamais nous sommes à la mode, et notre règne est de ce monde : depuis la mansarde du pauvre, où croît sans peine la douce giroflée, jusqu'aux salons somptueux du riche, qui achète à grand prix toutes les belles étrangères, on nous soigne, on nous cultive. Bal des fleurs! Jardin des fleurs! on nous célèbre, on nous chante, et il n'est plus permis aujourd'hui, même à une jeune fille, d'ignorer les faits principaux qui nous concernent.

» Les plantes diffèrent autant entre elles par leur nature que par leur forme et leurs habitudes; il en est qui, malgré leur beauté et leur air d'innocence, contiennent de dangereux poisons. L'aconit, la jusquiame, la ciguë, sont dans ce cas; le bouton d'or cache sa mauvaise nature sous une riche corolle : mais on sait qu'il est le cousin germain de la renoncule scélérate, et toute cette famille est connue par ses vices. Un seul pétale de la renoncule jaune des prés posé sur le bord des lèvres y produit un mal très grave et très-difficile à guérir; il est des plantes plus terribles encore qui portent leurs poisons dans l'air que l'on respire, telles sont la tubéreuse, le datura, etc.; d'autres, dont une seule feuille suffit pour donner la mort!

» En récompense, le ciel nous a donné de bonnes et utiles plantes : les mauves, les menthes, les mélilots, humbles et estimables familles, dont les vertus sont si généralement connues, que les nielles, les sichnides, les linaires, plantes très-insignifiantes, ne trouvent pas le moyen d'en médire, et l'on sait que les nullités sont habiles en ce genre! Les sauges et les véroniques sont aussi très-respectées, et il n'est pas jusqu'au petit miroir de Vénus, si coquet, si suffisant, qui ne s'incline en les voyant passer.

» Quant au bluet, il est pur et doux comme la couleur du ciel qu'il reflète; il appartient à la bonne famille des centaurees, habite ordinairement avec le coquelicot, son ami et son voisin, et qui semble être né pour le faire valoir, par l'opposition de sa couleur éclatante avec la jolie couleur du bluet.

» Écoute, Violette, ton nom te donne droit à mon amitié; d'ailleurs, tu es belle et sage, et les génies aiment à récompenser la vertu; j'ai lu ce matin dans ton cœur le regret de n'avoir pas assisté à la fête des Pâquerettes... Tu voulais consulter l'oracle, enfant!

il est bien souvent menteur, et se rit des dupes qu'il fait ! Va, nous ne sommes ni sorcières ni magiciennes. Ta destinée, tu la tiens entre tes mains. On aime les bons, on fuit les méchants ; à chacun suivant ses œuvres ! Crois-moi, laisse à de pauvres ignorants la crédulité et la superstition.

» Veux-tu venir avec moi au Palais des fleurs ? pour-suivit Pâquerette, où m'appellent aujourd'hui la fin de ma mission et la fête consacrée en notre honneur ? Fête naïve, spécialement destinée aux fleurs naturelles ; car, c'est ainsi que l'on nomme en botanique toutes celles qui ne sont pas cultivées. »

Avant que Violette eût pu répondre, elle se trouva doucement transportée devant un magnifique palais de verdure et de fleurs, d'où s'échappaient à profusion les parfums les plus suaves. Les abords du château étaient gardés par une double haie de lauriers et de grenadiers : « Voici, dit Pâquerette, la garde d'honneur du Palais. »

Autour de la salle, et rangée avec ordre sur des gradins, se trouvait chaque famille de fleurs entourée de ses variétés plus ou moins nombreuses. Aux quatre coins, on voyait sur des écussons les noms des quatre botanistes les plus célèbres, auxquels on doit une classification des plantes, et un système pour arriver à les reconnaître : Linnée, Tournefort, de Jussieu et de Candolle.

La reine des fleurs, la rose, était étendue nonchalamment sur un lit de sycopode, espèce de mousse destinée à rehausser sa beauté et à la maintenir fraîche. Elle avait quelque peu vieilli, et le vent d'orage qui soufflait en ce moment avait légèrement endommagé sa corolle.

Les plantes *ligneuses*, c'est-à-dire celles qui vivent plusieurs années et forment de petits arbustes, comme les rosiers, les jasmins, les myrthes, les lilas, étaient sur les rangs supérieurs ; venaient ensuite les plantes *herbacées*, celles dont la tige, sans consistance, ne vit qu'une année et se reproduit de graines et non de bouture. Adossées contre la muraille, se trouvaient des lianes ou plantes grimpantes, comme le lierre, la clématite, la bignonne ou jasmin de Virginie, etc.

On pouvait remarquer aussi dans cette assemblée des fleurs, qu'elles étaient placées suivant leurs goûts et leurs habitudes. Au fond, et dans l'endroit le plus sombre de la salle, se trouvaient les plantes sauvages des bois, les épilobes à épis, les mélampires, les genêts épineux, le lotier cornu, enfin les fougères et les lycopodes. Deux petits génies, Zéphire et Rosée, paraissaient chargés du soin de leur conservation.

Les plantes des champs, la linaira, le muscari, la spirée, intrépides villageoises, devaient entre elles en plein soleil.

Enfin, sur un bassin, alimenté par une source dont l'eau limpide se renouvelait constamment, s'établait avec un luxe remarquable la victoria regia, la plus belle et la reine des plantes aquatiques. Cette fille superbe de la rivière des Amazones épanouissait sa vaste corolle d'un blanc rosé et large comme le plus grand de nos chapeaux de paille, avec une magnificence véritablement royale. Ses immenses feuilles, retroussées sur les bords et retenues par un pétiole de dix à douze pieds de longueur, se laissaient mollement entraîner au courant, en voguant sur l'eau comme autant de petites nacelles retenues par un long ruban.

On voyait que la belle étrangère demandait de

grands soins et de grandes précautions ; des tuyaux de chaleur traversaient le bassin en tous sens, et venaient rendre à l'indolente frileuse ses habitudes natales. De magnifiques nymphéas bleus et roses, étrangers comme elle et ses compatriotes, se groupaient autour de leur reine. Courtisans flatteurs, ils paraissent s'oublier eux-mêmes, pour ne s'occuper que du soin de faire valoir sa splendide beauté.

Sur les bords du bassin, on remarquait la valisnérie, la butome, la scrophulaire et la poétique fleur du myosotis ou pensez à moi.

« Comment trouves-tu ce palais ? dit Pâquerette en se retournant vers la jeune fille, qu'elle avait rendue invisible à tous les yeux.

— Au milieu de cette profusion de fleurs, je remarque, dit Violette, autant de variétés dans leurs couleurs que de singularité dans quelques-unes des formes qu'elles affectent.

— Oui, et c'est précisément cela qui a donné aux botanistes l'idée de les classer par familles ; ainsi, les corolles en roses sont les *rosacées* ; toutes les fleurs en ailes, comme les pois de senteur, sont des *papillonacées* ; en roue, comme la marguerite, des *radiées*, etc. Mais avant tout, je dois t'expliquer le nom des divers organes d'une plante. Tiens, prenons au hasard une petite fleur, cette modeste oreille d'ours, par exemple : elle se compose de la *racine* qui s'enfonce dans la terre, de la *tige* qui est la partie qui s'élève, des *feuilles* et de la *corolle* ; la corolle est la partie que tu appelles la fleur : vois combien sa couleur sombre est pure et veloutée ; cette corolle renferme l'appareil de la fécondation, c'est-à-dire le pistil et les étamines ; la petite colonne que tu vois s'élever au milieu est le pistil, et le renflement qui se trouve à la base est l'ovaire ; il renferme les rudiments de graines qui doivent se développer lors de la fécondation ; autour du pistil, vois-tu cinq filets surmontés d'une petite tête jaunâtre ? ce sont les étamines. Les petites têtes oblongues sont les anthères, espèces de sacs qui s'ouvrent à l'époque de la fécondation, et laissent échapper une poussière jaune qui se nomme pollen. Les papillons et les insectes, en colportant cette poussière de fleur en fleur, créent souvent des variétés nouvelles. C'est aussi par cette fécondation artificielle, faite au moyen d'un pinceau, que les cultivateurs enrichissent chaque jour notre Flore des jardins.

Toutes les fleurs n'ont pas des enveloppes ou corolles semblables à celles-ci ; celles de l'arum ou gonet, par exemple, sont entourées d'une feuille tantôt verte, tantôt colorée, roulée autour comme un cornet de papier ; alors elle porte le nom de spathe. D'autres fois, un grand nombre de petites fleurs sont posées sur un réceptacle commun comme dans le dahlia, la marguerite. Dans ce cas, la fleur est *composée*. Les petites fleurs qui entourent le disque s'appellent *fleurons* lorsqu'elles ont la forme d'un entonnoir ; quand elles s'allongent d'un côté en forme de pétale on les nomme *demi-fleurons* ; l'enveloppe générale, composée de petites feuilles vertes, souvent soudées les unes aux autres et entourant le disque, est le calice commun ou *involucre*.

Quand la corolle est composée, comme dans la rose, de plusieurs pétales, on dit qu'elle est *polypétale* ; si, au contraire, un seul la forme, comme dans le liseron, le volubilis ou la campanule, elle est dite *monopétale*. Au-dessous de la première enveloppe on en trouve une seconde, aussi composée de petites feuilles, mais vertes

et de la même substance que les autres feuilles de la plante; cette enveloppe est le calice... »

En cet instant, quelqu'un qui se fût trouvé près de Violette eût pu l'entendre étouffer un léger bâillement. « Hé quoi ! lui dit en souriant Pâquerette, ne sais-tu donc pas que pour cueillir une rose il faut d'abord en arracher les épines ! Mais je conviens que j'ai tort. Je t'ai promis une fête et je te donne une leçon !... Silence ! voici le grand Génie végétal qui s'apprête à parler... » Il se fit un grand bruit dans l'assemblée.

Alors, le génie s'adressant à Paquerette lui dit : « Notre bien-aimée fille, votre mission, toute d'épreuves et de dévouement, est terminée; vous avez su échapper aux embûches des méchants, et votre modestie vous a préservée de tout mal ; à vous la blanche couronne, symbole de la pureté et de l'innocence, et qu'aucun mortel ne saura plus vous enlever ! à vous la mousse et l'herbe aux douces senteurs ! Et vous, jeunes fleurs, ses compagnes, n'oubliez pas que la simplicité et la modestie sont le plus bel ornement de cette jeunesse dont vous êtes l'emblème : vous viendrez un jour prendre place à côté d'elle. Aujourd'hui, que vos grâces villageoises et votre beauté sans art viennent faire l'ornement de notre bal des fleurs ! »

Il dit, et se levant comme pour donner le signal, Paquerette fut en un instant entourée de bluets et de coquelicots : c'était à qui obtiendrait sa main pour la première danse, fût-elle russe, polonaise ou chinoise ! Mais elle dut céder aux convenances, et présenta la main à un cactus de distinction. Une fois l'ouver-

ture du bal faite, Pâquerette abandonna les danses à caractères aux fleurs civilisées ; quant aux fleurs des champs, ravissantes de simplicité, elles formèrent des rondes villageoises, et leur joyeuse danse eut un entrain que plus d'une élégante fleur de serre eût bien voulu partager ; il est vrai que leurs sauts, quelque peu burlesques, fanèrent bientôt leur fraîche toilette ; mais elles avaient si peu de coquetterie, que leur plaisir n'en fut pas un moment troublé...

En cet instant, un bruit violent vint frapper l'oreille de Violette, et un rapide éclair lui passa devant les yeux... De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber... Violette étendit les bras, releva la tête... Adieu fleurs et génies... Adieu le vieux saule et la jolie pâquerette ! Violette venait de s'éveiller !...

Accablée par le temps orageux, la jeune fille, rêveuse, avait fini par s'endormir sur le gazon, le manuel de botanique à la main ; préoccupée de la fête du matin, et de la leçon qu'elle venait d'étudier ; son rêve n'était que le mirage de ses pensées.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle regarda avec étonnement autour d'elle... Elle ne vit plus que son excellente bienfaitrice, qui, surprise de ne pas la trouver dans les endroits du jardin qu'elle affectionnait le plus, s'était mise à sa recherche jusque dans les parties les plus reculées du parc.

« Chère enfant, lui dit-elle, viens préparer ta plus jolie toilette, demain, nous donnons un bal ! »

M^{me} LOUISE LENEVEUX.

LA JEUNE MAGGYARE.

I

Sur les limites de ce pays, que ses habitants appellent le pays des Sept-Montagnes, et qui porte le nom de Transylvanie, s'élevait, il y a plusieurs siècles, un fier château fort ; situé dans l'une des parties les plus sauvages de la chaîne des monts Karpates, il dominait et défendait la contrée à plusieurs lieues à la ronde ; les seigneurs de Varosch avaient toujours été, en effet, des sentinelles vigilantes destinées à arrêter, à combattre et bien souvent à vaincre tous les seigneurs voisins, que le goût des aventures et l'amour du butin attiraient sur la frontière de la Transylvanie. Ils ne portaient pas de titre, mais ils achetaient de leur sang celui de *gardiens des frontières*, et abandonnaient à des époques plus paisibles le soin de flatter la vanité de leurs descendants par une appellation qui avait perdu toute signification.

Le château de Varosch, commandait l'un des défilés des montagnes ; il s'appuyait sur un gigantesque piédestal de granit, qui s'élevait jusqu'aux nuages ; à sa base grondait un torrent fougueux dont le tourbillon entraînait les arbres et les quartiers de rochers arrachés à ses rives qu'il ravageait sans cesse. Le soleil sied mal à ce site désolé, où toutes les tristesses et toutes les colères de la nature semblent se confondre, et, pour ne rien perdre de sa sauvage harmonie, il faut le voir pendant l'une de ces brumeuses matinées, si fréquentes dans les montagnes, lorsque le ciel, roulant des vagues comme la mer, jette et reprend

brusquement ses nuages, qui cachent et dévoilent tour à tour les sublimes horreurs de l'horizon.

A l'époque dont nous parlons, un vieillard presque octogénaire et une jeune fille habitaient seuls ce nid d'aigle. Le seigneur de Varosch avait vu périr, dans les combats, quatre fils auxquels leur mère ne put survivre ; déjà âgé, et redoutant le pire de tous les maux, la solitude dans la vieillesse, il épousa une jeune femme qui mourut en lui donnant une fille ; toutes ses affections brisées, toutes ses espérances détruites se reportèrent sur cette frêle enfant, dont la perte eût été pour lui le coup suprême ; sa raison, affaiblie par l'âge et par les épreuves subies, ne lui permit plus de lutter contre les dangers, pour sa fille même, d'une tendresse aveugle, instinctive, presque enfantine ; la volonté de sa Zina adorée devint son unique loi. La nourrice qui avait été donnée à Zina participa tout naturellement au despotisme absolu exercé par l'enfant ; elle régnait au château et écarta systématiquement de Zina toute influence qui eût pu balancer la sienne, tout guide plus propre par ses lumières à former la raison de la jeune fille.

Les années s'écoulèrent : l'enfant devint une jeune fille dont la beauté ne tarda pas à être célèbre, même au delà de la Transylvanie. Le seigneur de Varosch ne voyait pas sans souci grandir cette jeune fille, qu'il eût été impuissant à défendre, si quelque seigneur voisin, ne pouvant l'obtenir, eût tenté de l'enlever. Plusieurs années de tranquillité avaient fait négliger aux habitants de Varosch les précautions minutieuses et les

coutumes belliqueuses en vigueur durant les luttes et les guerres du passé; mais ces luttes semblaient être à la veille de renaître: un prince moldave s'était fait connaître depuis quelque temps par l'audace et le succès de ses entreprises; son caprice était la seule loi qu'il reconnût. Avidé de richesses, il guerroyait sans cesse pour étendre ses domaines et augmenter son trésor, et, plus d'une fois déjà, l'avant-garde de sa petite armée s'était montrée près du château de Varosch. Un marchand colporteur, admis en présence du vieux seigneur, l'avait même prévenu que, durant un festin le prince avait juré qu'il épouserait Zina; puis il avait ajouté qu'il saurait bien la répudier lorsqu'une alliance plus brillante se présenterait. Le père, inquiet, pressait sa fille de se choisir un appui parmi les seigneurs qui se disputaient sa main. Mais Zina, dont la vanité avait été excitée outre mesure par la tendresse de son père et par les flatteries de sa nourrice, Zina les repoussait tous, si élevé que fût leur rang, si respecté que fût leur nom; elle voulait plus encore, et s'abandonnait à ses rêves ambitieux, sans tenir compte des angoisses qu'éprouvait le seigneur de Varosch en se représentant tous les maux qui pouvaient atteindre sa fille, soit qu'il vécût impuissant à la défendre, soit qu'il mourût en la laissant dans l'isolement.

II

Le château de Varosch était, comme toutes les constructions de l'époque, une lourde et massive forteresse, qui proclamait, dans tous ses détails, la pensée qui avait présidé à son exécution, c'est-à-dire le danger de l'attaque, et la nécessité de la défense; de plus, l'éloignement où se trouvait la contrée de tout centre un peu avancé en civilisation, ne permettait guère que l'on y possédât les dédommagements de ce luxe intérieur déjà connu dans quelques parties de l'Europe. L'aspect général des vastes pièces du manoir était triste, sévère, uniquement guerrier; mais l'appartement de Zina formait, avec les énormes et sombres salles du château, un contraste aussi frappant que celui de son frais visage avec les portraits rébarbatifs des seigneurs de Varosch. La tendresse ingénieuse et inépuisable de son père s'était plu à placer sous les yeux de la jeune fille tous les objets gracieux et précieux dont aimait à s'entourer les dames du plus haut rang. Il avait pu lui donner un miroir de Venise; le voisinage de l'Orient lui avait permis de placer sous les pieds de Zina les tapis épais aux arabesques capricieuses, que fabrique l'Asie; près d'une fenêtre qui dominait le plus majestueux point de vue, se trouvait un divan recouvert d'une précieuse étoffe de soie et d'or; de cette fenêtre la jeune fille dominait le torrent, qui après avoir brisé tout ce qui s'opposait à sa course furieuse, blanchissait de son écume la base de granit sur laquelle reposait le château. Au-dessous d'elle, bien loin au-dessous, s'étendaient non-seulement les noires forêts, mais encore les pics les plus élevés de la chaîne de montagnes qui, dans leur infériorité relative, semblaient entourer le pic de Varosch comme des vaisseaux soumis entourent un chef puissant.

— Voyons nourrice, disait un soir Zina, en rentrant dans son appartement, tu m'as promis un passe-temps nouveau pour aujourd'hui, hâte-toi de me le faire connaître.

La nourrice la quitta sans lui répondre, puis revint, d'un air triomphant, suivie par une femme dont les

grands yeux étincelants, le collier formé de pièces de monnaie et le costume bariolé accusaient l'origine.

— Une bohémienne! s'écria Zina avec un accent empreint à la fois de curiosité et de répugnance.

— C'est Safta la devineresse, lui dit la nourrice tout bas.

— Tu sais bien que mon père a défendu qu'on introduisit des étrangers dans le château, et tu sais aussi que mon aversion pour la race de cette femme est extrême.

— Cela est vrai, dit la nourrice d'un air piqué, je sais tout cela, mais je sais aussi que vous vous ennuyez, et j'ai beaucoup plus pensé à votre contentement qu'au mécontentement du seigneur; mais les enfants sont tous des ingrats!

— Allons, allons, dit Zina, ne te fâche pas, et fais approcher cette femme, qui paraît clouée sur le seuil de la porte.

— Venez, Safta, dit la nourrice; approchez sans crainte, votre renommée est parvenue jusqu'à nous. Voici une haute et puissante demoiselle qui vous permet d'examiner sa main: dites-nous quel sera son avenir, et vous emporterez, je vous le garantis, une belle récompense.

La bohémienne s'approcha, prit respectueusement la main de la jeune fille, et après l'avoir baisée, poussa une exclamation admirative. Cette main, s'écria-t-elle d'un air inspiré, n'est point faite pour porter l'anneau d'un seigneur feudataire! Non, non, elle sera unie à celle d'un héros indépendant, et cette tête, poursuivit-elle, cette tête portera une couronne! En disant ces paroles, la bohémienne tomba à genoux près du divan sur lequel Zina était assise. Les paroles qu'elle venait d'entendre s'accordaient trop bien avec ses rêves pour qu'elle ne les accueillît pas avec empressement; sa nourrice ne manqua pas de les appuyer en citant mille preuves de l'infailibilité des prédictions de Safta, que Zina garda quelques heures et qu'elle congédia avec un riche présent; mais avant de se retirer, la bohémienne demanda avec instance qu'il lui fût permis de quitter le château avant le lever du soleil.

— Je ne puis m'y engager, répondit la jeune fille, car mon père a donné les ordres les plus rigoureux pour la garde du château durant la nuit.

— Vous oubliez la petite porte dont j'ai toujours la clef, dit la nourrice. Allons, Safta, venez avec moi, vous dormirez pendant quelques heures, puis je vous ferai quitter le château.

Mais la pauvre femme n'eut pas besoin de prendre ce soin; quand elle s'éveilla, la bohémienne avait disparu, la clef aussi... Quelques heures après cette disparition, le château de Varosch était envahi par le prince moldave, à la tête de ses troupes, et la garnison, mise dans l'impossibilité de se défendre, était faite prisonnière.

On devine aisément le désespoir et les craintes du vieux seigneur. Tandis qu'il rassemblait à la hâte les valeurs en or et bijoux représentant la rançon exigée par le prince, celui-ci se fit conduire à l'appartement de Zina. Il prolongea son séjour à Varosch, eut plusieurs conférences avec la nourrice, et obtint enfin de la jeune fille insensée son consentement à un mariage clandestin que nécessitait, selon lui, le refus probable opposé par le seigneur de Varosch d'une part, et d'une autre, le mécontentement qu'éprouveraient ses compagnons en lui voyant contracter une union qui était une mésalliance, vu sa situation de

prince souverain. L'aveugle et ingrate Zina accepta cette condition ; elle ne se souvint pas qu'un secret, exigé d'un enfant vis à vis de son père, recèle toujours un danger : elle ne s'arrêta pas à l'idée d'abandonner son vieux père dont elle était l'unique joie ; elle vit en perspective un trône, une couronne, et oublia tout le reste. Le mariage fut célébré par un prêtre qui suivait le prince dans ses expéditions.

Cependant, le vieux seigneur de Varosch acceptait assez tranquillement l'occupation de son château ; son vainqueur était un facile et joyeux compagnon, dont le hardi coup de main était trop conforme aux mœurs de l'époque pour qu'il pût lui être imputé à crime. Zina voyait avec bonheur l'entente qui s'établissait entre son père et son époux, lorsque celui-ci lui annonça un jour qu'il était rappelé dans ses domaines par une révolte qu'il fallait comprimer. Notre séparation ne sera pas longue, lui dit-il ; dès que j'aurai tout pacifié, je t'enverrai une escorte, et te réclamerai comme ma femme ; tu monteras sur ton cheval blanc, tu traverseras des forêts qui semblent infinies, tu suivras le cours de ce torrent qui coule aussi dans mon pays, et tu arriveras enfin sur la terre où je commande en maître.

Il partit. Zina attendit d'abord patiemment, puis avec inquiétude. Aucun message ne lui parvint ; les mois succédèrent aux semaines ; aucune escorte d'honneur ne vint la réclamer ; l'abandon était manifeste. Que de larmes furent versées à la fenêtre, sur son divan d'or et de soie ! Quel amer, quel inutile repentir du secret fait à son père ! Elle ne pleurait pas seule ; sa nourrice, qui l'avait égarée par ses conseils et

ses flatteries, ne put supporter ses remords, elle mourut à la suite d'une courte maladie. Dévorée de regrets, Zina ne sachant plus comment motiver les refus qu'elle opposait aux instances de son père, la pressant de se marier, se décida à quitter furtivement le château de Varosch, afin d'aller rejoindre son époux. Elle prit les vêtements d'un page, monta sur son cheval blanc, et suivit le cours du torrent ; mais le second jour de son voyage, elle arriva à un point où ce torrent lui barrait complètement le passage. Allons, mon brave cheval, dit-elle en le flattant, sur l'autre rive est la terre moldave où mon époux vit et règne ; il faut m'y conduire ; allons, encore un effort, traverse ces eaux. Mais le cheval reculait et se cabrait avec épouvante. — Il le faut, il le faut, continua la jeune fille en serrant la bride et frappant le cheval. Celui-ci fit un effort suprême et s'élança dans le torrent ; mais, saisi par la fraîcheur de ces eaux glacées, il ne put aborder l'autre rive et perdit pied : ce fut le torrent lui-même, ce torrent dont la jeune fille avait si souvent nargué la fureur, qui la rejeta sur la terre moldave. Dieu n'avait point permis que la fille ingrate fût une épouse heureuse. On retrouva son corps, et le torrent, qui n'avait point de nom, porte, depuis ce jour, celui de torrent de la Jeune-Maggyare.

La tradition locale a conservé tous les détails de ce récit, recueilli de nos jours par M. Basile Alexandre, poète moldave, qui, après avoir fondé la littérature actuelle de son pays, reconstitua celle du passé par un travail de mosaïste, intelligent et fidèle.

M^{me} EMMELINE RAYMOND.

LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Janvier 18...

Robert se fortifie à vue d'œil, et non-seulement il grandit, non-seulement il embellit (du moins à mes yeux) d'une manière remarquable, mais encore le foyer de l'âme commence à resplendir à travers l'argile façonnée ; l'expression de la joie, de l'amitié, de la surprise animent ce petit visage... Il tend les bras... il sourit... ses yeux brillent à mon aspect... sa langue balbutie et semble impatiente de s'exprimer... C'est tous les jours quelque progrès nouveau... Aujourd'hui il nous connaît, il nous sourit ; demain il essaiera son premier pas ; dans quelques jours, il nous nommera de sa chère petite voix. Nous parlons d'éducation à perte de vue, car l'éducation commence au berceau ; nous avons reçu le dépôt des mains de Dieu, il nous en demandera compte, et le moment où l'enfance commence à sentir et à comprendre, est aussi le moment où notre responsabilité commence. Quel dépôt, grand Dieu, que celui d'une âme ! De toute éternité, avant que les mondes fussent, avant que les étoiles roulent dans l'océan des cieux, vous avez aimé cette âme de mon enfant ; de préférence à tant de milliers d'êtres possibles, vous avez choisi celui-ci ; pour lui se sont

accomplis tous les grands mystères de la création et de la Rédemption du monde ; vous l'avez aimé d'un amour éternel, et quand le moment de sa naissance est venu, quand a sonné l'heure où il doit prendre place dans les phalanges humaines, vous l'avez placé entre nos bras, vous nous l'avez confié. De la direction que nous imprimerons à cette jeune âme dépend sa destinée en ce monde, et son avenir éternel... Un jour, Dieu nous dira : Je vous l'avais donné innocent et bon, qu'en avez-vous fait ? L'avez-vous préservé de la contagion des mauvaises doctrines ? Lui avez-vous donné l'exemple de la vertu ? L'avez-vous élevé pour le ciel ou pour... ? Ces graves réflexions, ces pensées sévères, reviennent sans cesse à mon esprit, et je m'efforce de chercher un système d'éducation qui assure mon fils contre les dangers de la vie...

Janvier 18...

Je suis allé aujourd'hui, avec mon père, faire une visite à une de nos parentes que nous ne voyons que de loin en loin. Nous l'avons trouvée polie ainsi qu'elle l'est toujours, mais émue, rouge, agitée comme si elle eût subi quelque grave contrariété. J'étais à peine

assise, qu'un sanglot étouffé attira mon attention; je jetai les yeux vers un coin de la chambre, et je vis à demi-cachée dans l'ombre, ma petite cousine Emma, le visage tourné contre la muraille, et dans une attitude visible de pénitence et de punition. « Pardon, maman! dit-elle en tournant à moitié la tête vers sa mère. — Non, mademoiselle, répondit ma cousine, vous allez retrouver votre bonne, et vous achèverez votre pénitence dans sa chambre.

En disant ces mots, elle prit brusquement par la main la petite fille qui pleurait, et la conduisit à la porte; puis, revenant vers nous : « Pardon, dit-elle, mais vous saurez plus tard, Isabelle, ce que c'est que les enfants! Il faut de la fermeté pour les conduire. — Mais qu'a donc fait cette pauvre petite? demanda mon père avec ce ton d'indulgence et de douceur qui ne le quitte jamais. — Eh! mon Dieu! elle a cassé un objet auquel je tenais infiniment... voyez donc! »

Et elle nous montrait sur le tapis les pièces de conviction du délit. L'enfant avait cassé une charmante coupe de cristal, et les fragments épars n'avaient pas encore été enlevés.

« Je l'ai beaucoup grondée, continua ma cousine, elle a pleuré; j'ai voulu la mettre en pénitence, elle a résisté, mais je l'ai emporté enfin; il faut se faire obéir.

— Mais Emma avait-elle péché par désobéissance? demanda encore mon père. — Oh! non, par étourderie; Emma n'est pas désobéissante. »

Nous parlâmes d'autre chose, et, après une assez courte visite, nous nous sommes retirés. « Eh bien, Isabelle, me dit mon père, que penses-tu de ce mode d'éducation? — Mon Dieu, répondis-je, il me semble que ce que nous venons de voir n'est pas une punition, mais une vengeance. — C'est très-juste; madame Bellier n'a pas voulu punir une faute, mais se venger de l'impatience qu'Emma lui avait causée. C'est un tort qui n'est que trop commun. Combien n'ai-je pas vu de ces bons parents, laissant passer sans mot dire les fautes les plus choquantes, fermant les yeux sur les défauts les plus visibles, applaudissant presque au mensonge, à la colère, à la jalousie qui se manifestaient chez leurs enfants, et grondant à tout rompre, parce que le pauvre enfant a fait du bruit un jour où sa mère a de l'humeur, parce qu'il a brisé une porcelaine ou cueilli une fleur, petits délits de son âge, auquel suffisait une observation calme et douce! O tristes éducateurs! égoïstes qui ne veulent pas sortir de leurs repos lorsqu'il s'agit du cœur, de l'avenir de leurs enfants, mais qui grondent, mais qui tempêtent lorsqu'une innocente étourderie leur a causé un léger dommage ou un petit agacement de nerfs. — Mais, mon père, dis-je, comment faire? Quel est le meilleur précepte pour élever un enfant? — D'abord, ma fille, toujours et partout donner l'exemple, devenir meilleur soi-même afin de rendre l'enfant bon, ne se permettre, ni en sa présence, ni en son absence ce qu'on lui défend, la colère, le mensonge et d'autres vilains défauts; veiller sur soi afin de mieux veiller sur lui; voilà le grand précepte de l'éducation. En second lieu, s'attacher surtout à l'éducation du cœur, au côté moral de l'être que Dieu a remis entre les mains d'un père et d'une mère, et, par l'attention la plus vigilante, chercher à connaître les penchants bons ou mauvais de ce cœur, afin de développer les uns et d'étouffer sans pitié les autres. En troisième lieu, s'environner de calme; souviens-toi qu'il est dit dans la sainte Ecriture

que la voix de Dieu se fit entendre à Moïse comme un souffle léger; rien ne se fait bien parmi le bruit des passions, ni dans une maison tumultueuse et agitée. Les velléités d'emportement, de révolte de ton enfant se perdront dans ta sérénité comme les boulets s'amortissent dans la laine. — C'est difficile, bien difficile, dis-je à demi-voix. — Le bien ne se fait pas sans difficulté, répondit doucement mon père. Veux-tu le bonheur et le bien moral de Robert? — Certes, oui! m'écriai-je. — Alors, tu ne trouveras rien de trop pénible; ni ton propre perfectionnement, ni la vigilance, ni le calme ne te sembleront difficiles si tu veux bien élever ton fils. As-tu réfléchi parfois au sens de ce mot vulgaire, *élever*? — Perfectionner, répondis-je. — Oui, dit-il, non-seulement élever de terre le corps de l'enfant, comme le faisait le Romain aux pieds duquel on déposait le nouveau-né, mais élever son âme, l'élever vers Dieu, vers le bien, vers l'abnégation, vers l'esprit de devoir et de sacrifices, en faire un homme, enfin, qui sache prier, travailler, aimer, souffrir... voilà ce que c'est qu'élever un enfant... et, grâce au ciel, les mères les plus illettrées peuvent accomplir cette noble tâche, pourvu qu'elles aient de la religion et du cœur. — Mon père, dis-je, je crains le monde pour mon pauvre enfant : ah! si je pouvais le garder auprès de moi, comme dans une forteresse inaccessible, où les souffles mauvais n'arriveraient pas! — Ma pauvre Isabelle, il t'échapperait une fois!... Non, ma fille, non, ton fils doit apprendre à vivre parmi les hommes et à conserver parmi eux, dans les rapports multiples de la société, la rectitude de son cœur et de ses principes. D'ailleurs, à l'âge de l'émancipation, l'enfant trop bien gardé s'échappe de la forteresse bâtie par sa maman, et il arrive désarmé au milieu d'un monde dont on ne lui a pas appris à connaître les périls. Arme-le d'une excellente armure de foi, d'honneur, de dévouement, mais ne crois pas pouvoir réussir à lui faire éviter le combat. — C'est une grande tâche, mon père, dis-je. — Que les enfants rendent facile, parfois, repartit-il en me serrant la main. Nous reprîmes cette conversation, et je te promets que, dans quelques mois, ton Robert commencera à nous fournir des sujets d'observations. »

Février 18...

Nos relations s'étendent; il faut que je cède aux goûts de mon mari qui ne hait pas le monde; je vais aux concerts, dans les soirées; nous recevons à notre tour; mais que je préfère les jours tranquilles que nous passons à nous deux, avec notre enfant! Cependant, je me trouve bien partout où se trouve mon mari, où le sentiment de son affection m'environne, et où je sens que je lui plais en lui obéissant.

Mars 18...

Nos dépenses de cet hiver m'ont effrayée, et je m'efforce de mettre beaucoup d'économie dans mon ménage. J'étudie la science du *pot-au-feu*, le moyen de bien faire avec peu d'argent, de se réserver pour soi quelques petits sacrifices, afin de donner aux autres un plus large bien-être. Ce sont-là les plaisirs des femmes. J'ai appris ces secrets de ma mère. Elle a, à son usage, des industries admirables pour vivre de peu, pour faire durer les robes, les chapeaux, les dentelles, les meubles; elle se prive, sans qu'il y paraisse, de tous les

objets de fantaisie; mais que mon père est bien soigné! que mes frères sont heureux! que les pauvres sont abondamment secourus!

Avril 18...

Robert se développe à ravir : il marche, il parle... il me nomme si bien! mais, hélas! il a eu quelques petites colères, quelques volontés mutines qui m'ont trouvée inflexible... Je me suis, selon l'expression de mon père, cuirassée de calme, et les impatiences de l'enfant ont échoué contre mon flegme. O pauvre fils d'Adam, mon pauvre fils! il faudra donc te gronder, il faudra donc te punir! oui, pour te rendre meilleur!

Juin 18...

J'ai trouvé, dans la bibliothèque de ma belle-mère, un vieux bouquin que j'ai feuilleté d'abord, puis lu avec une grande attention, et qui m'a donné une haute idée du pouvoir et du rôle des femmes en ce bas-monde. Ce bouquin est intitulé : *Vie de madame Acarie*. Madame Acarie vivait à la fin du seizième siècle; elle appartenait à une ancienne famille de cette bourgeoisie de Paris, si antique et si honorable. Mariée à seize ans, belle, spirituelle, elle fut à la fois un modèle accompli de vertus et de grâces; on ne l'appelait que la *belle Acarie*; elle vivait dans la plus étroite union avec son mari et sa belle-mère, et son vieil historien raconte que : « l'on voyait avec plaisir et avec admiration ces trois personnes vivre dans une si grande union et concorde, que ce n'était qu'un cœur, et que leurs seuls différends étaient à qui se rendrait plus de déférences et de devoirs d'amitié. » Une grande fortune lui servait à faire beaucoup de bien; elle avait de nombreux enfants, des amis fidèles; elle tenait par ses alliances au plus grand monde, et le monde si brillant de cette époque célébrait la grâce, l'esprit et les vertus de madame Acarie. Tout ce bonheur dura jusqu'à ce qu'elle eut atteint ses vingt-huit ans; alors la pierre de touche du malheur vint éprouver cette âme, et elle fut trouvée d'or, et d'or pur, sans alliage. M. Acarie avait pris une part active à la Ligue; il avait engagé tous ses biens pour le succès de cette cause; à l'entrée de Henri IV dans Paris, il fut exilé; ses créanciers mirent le séquestre sur ses biens, et sa femme resta seule avec ses six enfants, sans biens, sans logement, sans meubles, accablée de procès et d'affaires épineuses, abandonnée des amis de sa prospérité, et n'ayant d'autre soutien que Dieu, Dieu, que depuis sa jeunesse elle avait fidèlement et tendrement servi. Mais cette jeune femme, délaissée, suffit à tout; elle travailla de ses mains pour faire subsister ses enfants; elle recueillit les pièces de ses procès, elle rédigea elle-même les mémoires qu'il fallait présenter aux juges; elle n'épargna aucune démarche, aucune sollicitation, et quoique accablée d'affaires, abreuvée de chagrins, chargée d'infirmités, elle continua à donner les soins les plus assidus à l'éducation de ses enfants. Son intelligence et son énergie triomphèrent de tous les obstacles; elle rétablit la fortune de son mari, le fit revenir d'exil, conserva à ses enfants le rang qu'ils occupaient dans le monde, et ne demanda aux richesses qu'elle avait reconquises que la possibilité de faire du bien. Épouse admirable, elle rendit à son mari l'obéissance la plus parfaite et les soins les plus touchants; il mourut entre ses bras; elle ne lui survécut

que de quatre ans; et elle passa ses dernières années chez les Carmélites, demandant aux autels, après une vie de pénibles labeurs, quelques moments de repos, avant le jour du repos éternel. Ses fils se sont tous fait remarquer dans le monde par l'éducation la plus distinguée et les principes les plus solides. La vie de cette noble femme, qui a tant fait pour les siens et pour les pauvres, me toucha profondément; l'élévation soutenue de ce beau caractère me ravit, et en sondant les replis de cette histoire, je vois que deux mobiles ont inspiré et soutenu madame Acarie : — La foi en Dieu, le dévouement aux autres. Elle était Française, Parisienne; puissent toutes les femmes de France et les aimables Parisiennes la prendre pour modèle!

Août 18...

Ma bonne mère a été bien malade, mais, grâce au ciel, il ne nous reste plus que le souvenir des inquiétudes par lesquelles nous avons passé. Combien les soins que Julien a rendus à maman et l'affection filiale qu'il lui a montrée m'ont émue! c'est un lien de plus entre nos âmes. Du reste, je ne sais si toutes les jeunes femmes l'ont éprouvé comme moi : la seconde, la troisième année du mariage vaut mieux que la première; les cœurs sont mieux soudés l'un à l'autre, les caractères ont trouvé leur joint; on se connaît mieux, les petites susceptibilités d'amour-propre ont disparu, et l'on a appris à se faire des concessions mutuelles. Je me souviens de deux méchants vers que j'ai lus autrefois, et qui étaient adressés à mon grand-oncle et à ma grand-tante Desbarres, qui célébraient leur *noce d'or*, leur jubilé de cinquante ans de mariage :

Plus il est vieux, plus vaut le vin :
Ainsi de votre hymen !

Je suis sûre que dans cinquante ans, si Dieu nous prête vie, Julien et moi en dirons autant. — Mais voilà ma mère; elle nous fait sa première visite de convalescence; béni soit Dieu qui nous l'a rendue!

Octobre 18...

Voilà l'hiver qui commence, et avec lui le train de notre vie mondaine. Julien travaille énormément, mais le même adjectif peut s'appliquer à notre dépense. Nous ne faisons pas de dettes, mais la toilette, le mobilier, les diners et les réunions aidant, nous dépensons nos revenus. Je voudrais, pour notre famille à venir, que nous restassions en deçà de la borne.

Novembre 18...

Mon frère Albert nous donne quelques soucis. Il sort beaucoup, il voit moins sa famille et davantage ses relations d'amitié, ou, pour parler plus juste, de camaraderie. Or, ces fréquentes réunions de jeunes gens nous laissent quelques arrière-pensées. Julien, qui aime sincèrement son beau-frère, paraît inquiet.

Février 18...

Robert a deux ans aujourd'hui : nous avons une petite réunion de famille en son honneur. Il est doux, caressant, et la joie de ses grands-parents est la nôtre.

Février 18...

— C'est une résolution à examiner et à mûrir, répondit mon mari. »

Hier au soir, nous étions seuls, lorsque Albert est entré, l'air extrêmement contrainct et pensif. Il s'est assis, il a pris Robert sur ses genoux, et s'est mis à l'agacer, selon l'invariable coutume des jeunes oncles; puis tout à coup il l'a éloigné et il est tombé dans une méditation sombre et silencieuse. J'ai fait coucher Robert, dont le joli et doux : *Bonsoir, mon oncle !* accompagné d'un baiser, n'a pu tirer mon frère de sa noire préoccupation. Je n'osais parler, et, sans que je susse pourquoi, je me sentais glacée de frayeur. Enfin, mon bon mari se prit à faire quelques questions adroites à Albert, et il y mit tant d'affection, que mon frère ne put résister. Le grand secret s'échappa de ses lèvres : « J'ai joué! j'ai perdu! — Beaucoup? — Beaucoup trop pour moi! Douze cents francs : je les ai perdus contre Adrien de L... »

Mon mari me regarda à ce nom en souriant, car depuis longtemps je lui ai conté mes billevesées d'autrefois. « Comment le dire à mon père? continua Albert. Il n'est pas en fonds, je le sais, et d'ailleurs, comment lui avouer ma sottise, après tant d'avis et de bons conseils, car il m'a souvent prévenu que ma liaison avec Adrien me jouerait quelque mauvais tour! »

Mon mari se rapprocha de moi, passa son bras autour de ma taille et me dit tout bas : « Combien as-tu en caisse? »

Je le regardai d'un air effaré, et je répondis : « Bien peu... pas assez. — C'est égal, » dit-il. Et se tournant vers Albert, il lui dit avec beaucoup d'amitié : « Ne t'inquiète pas, mon cher Albert; demain, les douze cents francs seront à ta disposition. »

J'embrassai vivement mon mari, et il dut sentir mes larmes sur sa joue. Albert, ému, honteux, lui serra la main en silence. Julien reprit : « Je ne suis pas en fonds aujourd'hui, mais mon notaire a une petite somme qui nous appartient : c'est le moment d'en faire usage. — Ce n'est qu'un prêt, dit Albert d'une voix étranglée; je ne veux pas que tu te privas pour moi; mais quand l'argent sera rendu, la reconnaissance ne sera pas effacée. — Ne joue plus, crois-moi, reprit Julien d'un ton amical et sérieux. — Jamais! Je voudrais m'éloigner d'ici; il y a trop d'occasions de chute autour de moi. Je prierai mon père de me faire achever mon stage chez son ami, le procureur du roi de S.... »

Albert dit encore quelques mots de regret et de promesse qui semblaient empreints de sincérité; j'y crois de tout mon cœur, Albert est si bon! puis il nous souhaila le bonsoir. Je restai seule avec Julien, qui me prit la main, et me dit : « Voilà une leçon aussi profitable à moi qu'elle le sera à ton frère. — Que veux-tu dire, cher ami? — Je veux dire que, pour satisfaire à nos goûts un peu mondains, nous dépensions trop, il était temps d'enrayer; je m'en suis soudain aperçu lorsque j'ai vu que, dans un moment d'alarme imprévue, je ne pouvais venir au secours d'un ami. Nos... mes dépenses de cet hiver sont revenues à ma mémoire, et je me suis dit : Brisons là! Tu ne me faisais aucune représentation, bonne créature que tu es! — J'espérais toujours que tu te les serais faites à toi-même, et je n'ai pas espéré en vain. — C'est fini; plus d'excès de dépenses, plus de *gonflements de budget*; voici le carême et le printemps, nous disons adieu aux soirées et aux grands diners; nos brillants amis s'envolent à la campagne; l'hiver prochain, nous les verrons assez pour ne pas rompre, et nous recevrons davantage et familièrement nos bons parents et nos vieux amis. Est-ce convenu? » Je l'embrassai pour sceller le pacte. J'ajoutai cependant : « Je veux avoir ma part au sacrifice : je ne ferai pas venir d'Angleterre cette jolie layette dont j'avais envie. C'est une économie de cinq ou six cents francs. Antoinette portera les robes et les béguins de Robert. — C'est donc une Antoinette que tu veux? me dit Julien. — Oui, » répondis-je en riant. Il voulut refuser mon sacrifice, mais je lui fermai la bouche d'autorité, et je le remerciai mille fois encore de l'amitié qu'il avait montrée à mon frère.

Pourvu qu'Albert tienne sa promesse!

Mars 18...

Albert est parti pour S... Mon père a grandement approuvé sa demande... le voilà hors du danger présent... Dieu lui épargne les tentations de l'avenir!

Mai 18...

Mon Antoinette, ma fleur de mai, est venue au monde... Maintenant ai-je encore quelque chose à demander au ciel?

(La suite à un autre numéro.)

A UN AUBESPIN.

Bel aubespín, fleurissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage,
Tu es vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambrunche (vigne) sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche;
Dans les pertuis de ton tronc,
Tout du long,
Les aveltes (abeilles) ont leur couche.

Le chantre Rossignolet,
Nouvellet,
Courtisant sa bien-aimée,

Pour ses amours alléger,
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son ny
Tout uny
De mousse et de fine soie,
Où ses petits escloront,
Qui seront
De mes mains la douce proie.

Or, vis, gentil aubespín,
Vis sans fin;
Vis sans que jamais tonnerre
Ou la cognée, ou les vents,
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

RONSARD.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 6.

Nous avons ce mois-ci beaucoup de morceaux qui n'ont pas encore figuré dans nos catalogues. Nous ferons remarquer spécialement, dans la musique difficile, *l'Invitation à la valse*, et *le Croisé*, morceau de salon du célèbre Weber; *la Sonate pathétique*, opéra 13 de Beethoven; *les Abeilles*, de Brisson, charmante composition, dont le succès mérité justifie d'avance toutes les paroles élogieuses que nous pourrions adresser à l'habile compositeur. Puis, dans la musique moyenne force et facile, on trouvera aussi plusieurs nouveaux morceaux qui sont tous choisis parmi les pro-

ductions de nos meilleurs compositeurs. Nous signalerons dans la musique de chant *la Prière des enfants*, mélodie religieuse à une, deux et trois voix, par Dupont. Cette composition est une véritable perle musicale. Ensuite on trouvera, comme toujours, de la musique de danse : quadrilles, valses, polkas, etc. Nous croyons que ce catalogue est un des plus riches que nous ayons publiés, et que nos abonnées penseront comme nous, en voyant que nous leur offrons plusieurs chefs-d'œuvre de la musique classique.

ÉDUCATION MUSICALE.

En 1783, l'impératrice Catherine appela Sarti en Russie et le nomma son maître de chapelle. L'anecdote suivante peut donner une idée du goût musical des Russes à cette époque. Sarti débuta, à Saint-Petersbourg, par donner un concert de musique sacrée composé de morceaux destinés à être exécutés le vendredi saint, et de quelques psaumes en langue russe. Le corps des musiciens avait été augmenté de soixante-six chanteurs et de cent cors russes; cependant cet orchestre formidable ne parut pas encore assez bruyant à l'auditoire. A quelque temps de là, on exécuta un *Te Deum* pour la prise d'Ockakow, et Sarti, pour satisfaire les amateurs russes, imagina de placer dans la cour du château quelques pièces de canon de différents calibres qui formaient la basse dans quelques parties de l'exécution.

Saint-Petersbourg a maintenant des concerts réguliers et une société philharmonique. On y exécute la musique avec soin, et les églises ont des chœurs qui peuvent plaire aux oreilles les plus délicates. Les Russes ont eu pour la musique d'église un compositeur nommé Bortniensky, dont on a vanté le mérite. Le plain-chant a été introduit en Russie par un petit chœur de chanteurs envoyés par le patriarche de Constantinople au grand-duc Wladimir. Ils ont maintenant adopté le rythme compliqué de la musique italienne, qui a été, dit-on, perfectionnée par le compositeur que nous venons de nommer et par un autre nommé Bérézouosky. Bortniensky était un des chanteurs de la cour en 1768, sous l'impératrice Catherine. Cette princesse, frappée de son talent extraordinaire, l'envoya en Italie. Arrivé à Venise, il reçut les conseils de Galuppi, et fit en peu de temps des progrès rapides. L'opéra italien établi à Saint-Petersbourg, et qui avait cessé d'être en activité pendant un certain temps, fut ouvert de nouveau en 1828.

La musique polonaise, dont l'origine est commune à celle des Russes, puisqu'elle dérive comme elle des anciens chants slaves, a cependant un caractère particulier de mélancolie ou de gaieté. Le plus ancien monument de cette musique, et peut-être le plus ancien air populaire dont on ait conservé le souvenir, est

l'hymne de S. Woycieck, archevêque de Gnesne, au dixième siècle, air connu sous le nom de *Boga Rodzica*, et qui s'est conservé parmi le peuple de Dombrowna sur la Vartha. On le chante tous les ans dans l'église de Gnesne, à l'anniversaire de l'archevêque. Cet hymne a été publié en Pologne parmi les *Chants historiques* de Niemcewicz; en Angleterre, dans les *Essais sur la Pologne*, par Bowring, et en France, dans la *Revue musicale*, de M. Fétis.

On distingue plusieurs types d'airs nationaux dans la musique des Polonais. La *Polonaise*, proprement dite, dont les compositeurs de toutes les nations ont adopté la coupe, mais dont ils ont changé le mouvement, est un air à trois temps qui est le rythme favori de la Pologne. Les Polonais l'exécutent dans un mouvement lent et mélancolique. Dans la grande Pologne, cet air est en usage pour une danse singulière qui n'est composée que d'une promenade grave et majestueuse.

La *Dumka* est une sorte de mélodie caractéristique que les Polonais aiment passionnément : elle est originaire de l'Ukraine. Son caractère est triste et doux; les paroles sont en patois d'Ukraine, de Podolie ou de Volhynie. Avant que la Pologne eût succombé dans la lutte glorieuse qu'elle soutint pour conserver sa nationalité, on entendait les jeunes villageoises chanter des *dumkas* devant leurs chaumières ou sur la lisière des bois. Les plus célèbres de ces mélodies étaient *la Mort de Grégoire*, *les Aïeux du Kosak*, *la Voisine et les Lilas*.

La *Mazurek*, dont le nom vient de la Mozowie, une des plus belles provinces de la Pologne, est le moins ancien des airs polonais : c'est le type des airs de danse. Il y a deux sortes de *Mazurek* : la première est une sorte de romance dont la première partie est dans un mode mineur, et dont la seconde est majeure; l'autre sert à une danse dont les figures et les passes sont des mouvements multipliés. L'air en est à trois temps, mais moins rapide que la valse. Le motif est en notes pointées et de valeurs inégales; on l'exécute avec énergie.

Le *Krakowiak*, ou air original de Cracovie, est plein de gaieté. Cet air fait les délices des salons. Les habi-

tants de Cracovie le dansent d'une manière agitée et expressive pendant qu'ils chantent des paroles de circonstance dont ils multiplient les couplets et que souvent ils improvisent.

Ces quatre sortes de chants, quelques autres qu'on nomme *Sielanka*, et quelques danses cosaques, composent la musique populaire de la Pologne, musique dont on a rassemblé les débris dans quelques recueils publiés il y a quelque temps, et dont le souvenir

s'affaiblira si les Polonais restent sous la domination des Russes.

Il est aisé de voir, d'après ces détails, que l'art musical est encore en Russie, comparativement à l'Allemagne, l'Italie et la France, sujet à de grandes améliorations, qui, une fois adoptées, aideront puissamment à la complète civilisation de ce pays.

JULIETTE DILLON.

REVUE MUSICALE.

Secouez vos blancs panaches de fleurs, frais amandiers que le printemps fait éclore; petits oiseaux des bois, jetez sous la verte feuillée vos notes furtives et harmonieuses; brillez de vos premiers feux, doux rayons du soleil de mai. Voici la nature qui revêt sa robe d'émeraude, voici les concerts des forêts qui succèdent aux concerts des salons, et ce n'est vraiment pas domage, après tant de bises hivernales, de nuages sombres et de musique discordante. Aujourd'hui tout semble prendre une physionomie nouvelle, tout s'épanouit, tout rayonne: la plante dans les prés, l'insecte dans l'herbe, le citadin dans sa ville. L'influence du printemps jette sa clarté dans nos ténèbres parisiennes, et les esprits les plus sceptiques éprouvent une sorte de reconnaissance involontaire et pieuse envers le Maître de toutes choses, qui nous envoie le sourire après les larmes, le soleil après les frimas.

Si nous allons nous asseoir derrière le pilier d'une église, à la lueur crépusculaire du jour qui va s'éteindre, nous entendrons des voix suaves et pénétrantes exhaler, sous les voûtes sonores, de saintes et délicieuses mélodies. Oiseaux du ciel, venant nous parler des choses du ciel, ces voix de jeunes filles fraîches comme un parfum, pures comme la charité, puissantes comme la foi, ramèneront dans notre âme reposée des flots de pensées sereines, de pieuses rêveries et d'espérances endormies, dont tous les bruits du monde ne sauraient nous donner aucune idée. C'est qu'alors la Vierge Marie, ce type adorable de toutes les grâces et de toutes les perfections, passera sous nos regards comme la plus suave manifestation de l'épopée chrétienne; c'est qu'alors nos cœurs seront inondés d'une joie délicieuse et profonde en tant que ces voix d'anges, ces échos de fêtes célestes, nous en mèlons le charme au sentiment d'un devoir accompli; c'est qu'en même temps que notre oreille écoute avec ravissement ces torrents d'harmonie divine, notre conscience est calme, notre âme doucement recueillie et notre esprit religieusement bercé entre deux bonheurs permis: celui d'une musique ineffable qui charme nos sens et celui, plus vif encore, de la pensée pieuse qui nous a conduits à l'entendre.

Oui, le mois de Marie, le mois de la Vierge, le mois des fleurs, des oiseaux et des rayons de soleil, c'est à coup sûr le plus charmant mois de l'année.

Il ne faut pourtant pas que le printemps nous rende ingrats envers l'hiver, auquel nous avons dû quelques compositions remarquables et plusieurs concerts intéressants. Nous dirons seulement quelques mots de *la Cour de Célémène*, opéra en deux actes de M. Ambroise Thomas. Il y a quelques jolis moisifs dans cet ouvrage, également bien joué et bien chanté; mais il faut avouer que le fond est sacrifié à la forme, et la pensée aux détails. La floriture y tient une place qui retire aux thèmes principaux la clarté et le développement nécessaires. La mélodie y est supprimée au bénéfice des combinaisons. Malheureusement les compositeurs modernes abusent trop souvent de ces arabesques embrouillées et de ces

girandoles musicales qui ne produisent d'effet que sur le public vulgaire. Je ne sais quel écrivain allemand écrivait dernièrement à propos des Anglais: «Chez ce peuple orgueilleux la science tue le génie.» Prenons garde que l'amour de l'imitation ne nous porte à traiter l'art comme nos voisins d'Outre-Manche.

A Deux Pas du Bonheur. Voilà, certes, un titre qui fera passer mille rêves dans le cerveau des personnes à imagination. Est-ce un opéra? est-ce une vision? ma foi, je n'en pourrais répondre. C'est une mélodie, un écho, un souffle qui passe en laissant dans la mémoire de chacun une impression confuse et harmonieuse. Nous devons ce petit proverbe, mis en musique, à madame Roger de Beauvoir et à M. Félix Godefroy.

Dans une époque où l'orchestration s'est élevée à des excès prodigieux, où les exagérations de la sonorité inspirent tant d'admiration au public qui se croit mélomane, le charme de la guitare paraît presque un paradoxe; mais la France est le pays le plus paradoxal des quatre parties du monde, et comme M. Napoléon Coste nous a prouvé ce que vaut un paradoxe spirituel, gracieux et admirablement fait, nous avons écouté avec le plus vif plaisir les variations brillantes sur la guitare qu'il nous a fait entendre la semaine dernière dans la salle Saint-Lazare.

Madame Cinti-Damoreau vient de faire paraître, chez M. Heugel, une nouvelle méthode de chant à l'usage des jeunes personnes. Il s'agit ici d'un ouvrage élémentaire destiné aux élèves dont l'instruction musicale n'est pas très-avancée et dont la voix n'a pas acquis tout son développement. Les exercices sont courts et d'une extrême simplicité, leur étendue n'embrasse que six notes dans le médium de la voix. C'est à la seconde série seulement que l'auteur fait parcourir à l'élève l'intervalle d'une octave, et cela avec toutes les précautions nécessaires pour ne l'exposer à aucune fatigue. Une longue pratique et une expérience consommée pouvaient seules inspirer tant de sagesse et de prudence.

Il nous faudrait une seconde audition pour rendre compte, avec assez de détail, du *Te Deum* que M. Berlioz vient de faire exécuter à Saint-Eustache. Toutes les promesses du programme ont été remplies, moins les drapeaux industriels qui devaient défiler devant le maître-autel, et que nous n'avons pas aperçus.

Des chants graves et majestueux, une harmonie large, empreinte de ce sentiment religieux qui donne à une œuvre tant de poésie et de puissance, ont été écoutés avec un recueillement rempli de piété et de juste admiration. Le *Te Deum* commence par une fugue; il y a un rythme élevé, de magnifiques effets dans la marche des drapeaux. Nous devons ajouter d'ai leurs qu'un ouvrage d'un caractère aussi sérieux a besoin, pour être bien jugé, d'être entendu plusieurs fois.

MARIE LASSAYEUR.

CORRESPONDANCE DE FAMILLE.

(Lettre quatrième.)

Edouard M*** à sa sœur Eulalie.

Paris, 16 décembre 1853.

Chère Eulalie,

Je reprends ma dernière lettre, comme un entretien interrompu, au point où je l'avais laissée. Nous parlions, je crois, des enfants, et je voulais te dire ce que la charité française a créé pour préserver le fils du pauvre des souffrances du corps et de l'ignorance de l'âme. Ingénieuse et prévoyante, elle a devancé le moment de la naissance, afin de préparer au petit déshérité des biens de la vie un plus doux et plus tendre accueil. Les *Sociétés de charité maternelle* doivent leur première organisation à la reine Marie-Antoinette, cette mère si parfaite et si dévouée; la fondation et la fondatrice furent englouties dans les flots de la révolution furieuse; mais dès que la paix fut rendue à la France, une femme aussi spirituelle que charitable, madame la marquise de Pastoret essaya de tirer cette œuvre de l'oubli. Elle a parfaitement réussi, car il existe aujourd'hui en France cinquante-six *Sociétés de charité maternelle*, réunions de femmes, de mères qui prennent en main la cause d'autres femmes, d'autres mères, à qui la maternité apporte tant d'inquiétudes et de larmes. La Société donne à chaque mère adoptée par elle une layette et un petit secours pour l'habillement de l'enfant; elle paye les honoraires du médecin et un secours mensuel pendant le temps de l'allaitement.

L'œuvre se soutient par les cotisations des dames associées et les secours du gouvernement; son caractère distinctif ressort surtout des rapports qu'elle établit entre les mères de famille pauvres et les dames charitables qui les visitent, rapports affectueux de consolations et de secours, qui font asseoir l'espérance au foyer du pauvre et la charité à celui du riche. C'est une œuvre belle et chrétienne, et je te la recommande, chère Eulalie, pour l'époque où tu changeras de nom. Je dois les petits renseignements qui précèdent à notre cousine, madame de G..., une des plus actives et des plus industrieuses parmi toutes les dames qui consacrent leur temps à recueillir les dons de la charité parisienne.

Mais une lacune restait à remplir. Beaucoup de mères, pauvres et laborieuses, se voyaient obligées de sacrifier au bas âge de leur enfant un salaire nécessaire au reste de la famille. Leur temps et leurs bras étaient utilisés uniquement auprès d'un berceau, ou bien, si les besoins de la famille devenaient trop impérieux, si le travail de la mère devenait indispensable à l'existence de ses autres enfants, le nouveau-né était confié à une voisine ou à une *sevréeuse*, qui le gardait, tant bien que mal, pendant que sa mère allait à la fabrique, ou dans une buanderie, ou dans un atelier

de repassage, gagner le pain du jour. Quelquefois ces petits enfants étaient confiés à une sœur aînée, et plus d'une fois, tu as pu voir, dans les rues habitées par les pauvres gens, quelque petite fille de sept à huit ans, chargée d'un enfant dont le poids l'accablait et qu'elle doit traîner partout.

Double inconvénient : le petit enfant ne reçoit pas tous les soins nécessaires à sa faiblesse, la jeune gardienne elle-même perd son temps, et, pour les travaux de l'âge mûr, néglige forcément les études et les occupations du sien. Elle grandit ignorante, et si plus tard elle n'a ni ordre ni industrie, si elle ne sait ni lire ni coudre, c'est à cette circonstance qu'il faudra l'attribuer. Les inconvénients qui résultent de cet état de choses frappèrent vivement un magistrat municipal de Paris; il chercha le moyen de venir en aide aux mères de famille pauvres et laborieuses, et de leur faciliter l'accomplissement du devoir maternel sans négliger le travail nécessaire au ménage. Il combina ses plans, et ouvrit enfin, il y a peu d'années, à Chaillot, un premier établissement auquel on donna le nom de *Crèche*.

La *crèche* est un établissement fort modeste, où sont déposés et soignés, moyennant une petite rétribution (vingt centimes par jour), les nouveau-nés que les mères viennent voir et allaiter pendant la journée. Il résulte de cette fondation, que la mère est libre d'aller à son travail, que les aînés peuvent aller aux écoles, que le petit enfant est entouré des soins les mieux entendus. Il habite un local d'une exquise propreté; il est couché dans un berceau garni de rideaux; on le berce, on le promène, on le change de linge et on le nourrit ou de lait ou de potages bien préparés. Un médecin visite chaque jour la crèche, et les remèdes qu'il prescrit sont fournis par l'institution. Les enfants sont soignés par des berceuses que l'on choisit douces et intelligentes; souvent elles ont pour directrices et pour surveillantes des sœurs de la Charité, à qui cette œuvre doit plaire beaucoup, en mémoire de leur saint fondateur. Des dames inspectrices visitent chaque jour la crèche et s'en occupent avec une tendre sollicitude. Ce sont elles aussi qui se chargent de fournir les fonds nécessaires, qui organisent des quêtes, des loteries, des concerts, etc. Les frais ne sont pas considérables; pour établir une crèche, il suffit d'avoir la disposition de trois chambres : la plus grande contient les berceaux; la seconde sert de cuisine; la troisième est réservée au linge sale, dont l'odeur serait nuisible aux petits enfants. Si l'on possédait un jardin, une pièce de gazon pour y faire jouer ceux qui commencent à marcher, ce serait un immense avantage. Le mobilier se compose de : berceaux en fer, paillasse

oreillers, couvertures, rideaux, linge de layette, un poêle, des chaises d'enfant, des chaises ordinaires, quelques tables, de petites baignoires, une batterie de cuisine peu compliquée et un thermomètre. (Je dois ces renseignements aux ouvrages spéciaux de M. Marbeau.)

Le spectacle qu'offre une crèche est donc intéressant : ces enfants ont la triple couronne :

Innocents, pauvres et petits !

leur aspect touche le cœur, et l'intérêt s'accroît, lorsqu'à la fin de la journée laborieuse, l'on voit accourir les mères heureuses de retrouver leurs enfants. C'est là le beau moment, le moment le plus moral, car c'est celui qui rattache et resserre les liens que la pauvreté avait un instant relâchés.

De la crèche, vers l'âge de trois ans, l'enfant passe à l'asile. Le nom de madame de Pastoret se rattache encore à ces établissements, créations du dix-neuvième siècle. Un jour, elle était allée visiter une pauvre femme, lorsqu'elle entendit des cris déchirants qui partaient d'une chambre voisine de celle où elle se rendait. Madame de Pastoret frappe à la porte : point de réponse ; elle redouble : rien, que les cris d'un enfant en bas âge. Elle interroge alors les voisins. « Ne vous étonnez pas de si peu, madame, lui répond-on ; c'est toujours ainsi chez nous quand nous avons des petits enfants. Pouvons-nous abandonner notre état ? ne devons-nous pas aller dehors pour gagner nos journées ? — Vous avez donc l'habitude de laisser vos enfants à eux-mêmes durant toute une journée ? — Oh ! pas absolument, madame ; les plus âgés gardent les plus jeunes. »

Madame de Pastoret n'eut pas besoin d'en entendre davantage ; un nouvel ordre d'inquiétudes, de dangers, de souffrances, venait de se révéler à elle. Elle fit ouvrir la porte de la chambre d'où partaient les cris ; elle y trouva une petite fille de cinq ans épouvantée, et un enfant de deux ans qui se tordait dans des convulsions de douleur. Ce petit enfant avait fait une chute du haut d'un meuble, et venait de se casser le bras. Tel fut l'incident qui donna lieu à la création des salles d'asile.

Madame de Pastoret loua une maison, y installa provisoirement une dizaine d'enfants, sous la direction d'une bonne sœur de charité nommée sœur François. Cet essai fut renfermé dans des bornes étroites ; les Anglais l'imitèrent, le perfectionnèrent, et ce ne fut qu'après l'avoir vue en honneur dans toute la Grande-Bretagne que la France adopta à son tour l'œuvre de madame de Pastoret.

Un asile est donc l'établissement qui reçoit, comme externes, le petit garçon et la petite fille, depuis l'âge de trois ans jusqu'à sept ans, qui les dérobe aux dangers et aux mauvais exemples de la rue comme aux périls de l'isolement. Tous les asiles sont conçus sur le même modèle : deux estrades de bancs, en pente très-douce, reçoivent d'un côté les garçons, de l'autre les filles ; la maîtresse est debout et les surveille, les couvre de son regard. A la muraille sont appendus des cartons portant de grandes lettres, des sons, des syllabes, des mots entiers, des cartes géographiques ; et au milieu la croix, entourée de ces suaves paroles : *Laissez venir à moi les petits enfants*. Les enfants acquièrent dans ces asiles, lorsque les asiles sont bien dirigés, une petite instruction fort satisfaisante ; ils apprennent leurs prières, les principes de la religion, ils lisent, écrivent au tableau avec de la craie, expliquent assez bien la carte d'Europe, et ont acquis une foule de notions utiles par leurs conversations avec l'institutrice. C'est là le grand art : causer avec les enfants ! Des chants, des mouvements gymnastiques, des jeux, fournissent un aliment au besoin d'agitation propre à l'enfance ; et si les plus petits s'endorment, un lit de repos les reçoit.

A sept ans, les enfants quittent les gradins de la salle d'asile pour les bancs de l'école. Tu connais, chère sœur, les écoles de garçons, si admirablement dirigées par les Frères de la Doctrine chrétienne, et les écoles de filles, auxquelles se dévouent les religieuses de divers ordres. Il n'est pas de commune en France qui échappe aux bienfaits de l'instruction donnée, soit par les religieux et les religieuses, soit par des instituteurs laïques, dignes de cette humble et grande mission. Dans les grandes villes, l'œuvre du *patronage* surveille le jeune garçon au sortir de l'école et le suit à l'atelier, pour l'encourager, le fortifier, le diriger dans la voie du bien ; les *ouvriers* reçoivent les jeunes filles et leur permettent de se perfectionner dans les travaux de leur sexe. Puissent ces sociétés charitables se multiplier de plus en plus ; puissent-elles remplir toutes les lacunes et ne plus laisser un jeune homme, une jeune fille de la classe indigente sans un ange gardien visible, qui le soutienne et le console !

Je t'ai parlé si longuement des enfants, qu'il ne me reste plus de place pour les vieillards. A un autre jour.

J'attends de tes nouvelles, sœur chérie, et je t'embrasse comme je t'aime,

ÉDOUARD M***.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MAI.

La ville de Gênes vivait libre et en paix sous les lois d'André Doria, dont la prudence et le génie avaient dérobé sa patrie à la domination française et à la protection menaçante de l'empereur Charles-Quint. Doge de Gênes, libérateur de son pays, allié de l'empire, dominateur de la Méditerranée, Doria jouissait de la gloire la plus pure et la moins contestée, quand cette puissance, qui semblait si affermie, fut mise en échec par un jeune homme dont l'ambition se révéla tout à coup. Jean-Louis de Fiesque, comte

de Lavague, jaloux de la haute fortune de Doria, conspira contre lui, aidé par l'argent du duc de Parme, ennemi personnel du vieux doge. La conjuration était sur le point de réussir ; les complices s'étaient rendus maîtres de la Darsène, lieu où l'on tenait les galères, lorsque Fiesque, en passant sur une planche étroite pour entrer dans une galère, tomba dans la mer et se noya, à l'âge de vingt-cinq ans. C'était la nuit du 2 janvier 1547. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée.

Le cardinal de Retz a écrit l'histoire de cette conspiration; Schiller en a fait le sujet d'une tragédie, dans laquelle on trouve quelques passages remarquables, entre autres la courte scène que nous allons citer. Fiesque, saisi de remords, veut avertir le vieux doge des dangers qui se préparent pour lui; il s'arrête sous le balcon du palais.

FIESQUE. Le vieillard a tenu parole. Point de lumière dans son palais, point de gardes à sa porte. Je vais frapper. (*Il frappe.*) Doria! éveille-toi! tu es trahi, vendu! Doria!

LE DOGE, au balcon. Qui a frappé?

FIESQUE, déguisant sa voix. N'interroge pas. Fuis! Ton étoile s'efface, doge. Gènes se soulève contre toi... Tes ennemis s'approchent, et tu peux dormir, Doria!

LE DOGE. Je me souviens que lorsque la mer en fureur se déchainait contre le vaisseau qui me portait, que les mâts étaient brisés, que la quille craquait, André Doria dormait tranquille. Qui envoie les ennemis?

FIESQUE. Un homme plus redoutable que la mer en furie, Jean-Louis Fiesque.

LE DOGE. Tu plaisantes, ami; mais tu choisis mal ton temps : minuit n'est pas une heure pour plaisanter.

FIESQUE. Tu railles ton sauveur!

LE DOGE. Je te remercie, et je vais me livrer au som-

meil. Fiesque se repose de ses plaisirs, et n'a pas le temps de songer à Doria.

FIESQUE. Malheureux vieillard! ne te fie pas au serpent; repousse, si tu veux, l'avis d'un traître, mais ne te raille pas des conseils d'un ami. Un cheval est tout scellé dans ta cour. Fuis, puisqu'il en est encore temps; ne méprise pas le conseil d'un ami.

LE DOGE. Fiesque a un cœur noble; je ne l'ai jamais offensé, et Fiesque ne me trahit pas.

FIESQUE. Fiesque a un cœur noble et te trahit, et te donne une preuve de l'un et de l'autre.

LE DOGE. En ce cas, j'ai là une garde qu'aucun Fiesque ne saurait renverser, à moins qu'il ne commande à des chérubins.

FIESQUE. Quelle garde? Je voudrais la voir et lui donner une lettre pour l'autre monde.

LE DOGE. Pauvre fou! ne sais-tu pas qu'André Doria a quatre-vingts ans, et que Gènes est heureuse! (*Il se retire du balcon.*)

FIESQUE. Fallait-il renverser cet homme avant d'avoir appris qu'il est encore plus difficile de l'égalier?

(*Cinquième acte.*)

Sainte Catherine de Gènes, célèbre par ses écrits et par son ardente charité pour les pauvres, était de la famille de Fiesque.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

MENU ORDINAIRE AU PRINTEMPS.

DINER.

LE DIMANCHE.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉES.

Riz de veau à l'oseille.

Petits pâtés.

RÔT.

Filet de bœuf à la jardinière.

ENTREMETS.

Asperges en petits pois.

Tarte aux groseilles vertes.

DESSERT.

Fraises.

Biscuits.

LE LUNDI.

Potage printanier.

ENTRÉES.

Bœuf à la persillade.

Caneton aux petits pois.

RÔT.

Gigot de mouton.

ENTREMETS.

Carottes au beurre.

DESSERT.

Groseilles blanches et rouges.

Fromage à la crème.

LE MARDI.

Potage aux herbes.

RELEVÉ.

Tête de veau au naturel.

ENTRÉES.

Émincé de mouton aux câpres ou aux champignons.

RÔT.

Maquereaux grillés.

ENTREMETS.

Fèves de marais.

Crème aux framboises.

DESSERT.

Fraises et cerises.

Biscuits.

LE MERCREDI.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉE.

Restes de tête de veau en mayonnaise.

RÔT.

Cailles.

ENTREMETS.

Pourpier.

Oufs à la neige.

DESSERT.

Framboises.

Bi sucrés

LE JEUDI.

Potage aux herbes.

ENTRÉE.

Bœuf avec sauce tomate.

RÔT.

Longe de veau.

ENTREMETS.

Petits pois.

DESSERT.

Fraises.

Compote de cerises.

LE VENDREDI.

Potage aux pois verts.

RELEVÉ.

Carpe au bleu.

ENTRÉES.

Esturgeon en étuvée avec carottes. Omelette aux fines herbes.

RÔT.

Éperlans frits.

ENTREMETS.

Asperges à la sauce blanche.

Pudding

DESSERT.

Cerises.

Fromage à la crème.

LE SAMEDI (gras).

Potage aux herbes.

ENTRÉES.	Compote de pigeons.
Croquettes de veau.	
RÔT.	
Carré de mouton.	
ENTREMETS.	
Fèves de marais.	
DESSERT.	Biscuits.
Fraises et framboises.	
LE SAMEDI (maigre).	
Potage aux herbes.	

RELEVÉ.	Saumon à la sauce aux câpres.
ENTRÉE.	OEufs brouillés aux pointes d'asperges.
RÔT.	
Maquereaux.	
ENTREMETS.	Crème à la vanille et aux fraises.
DESSERT.	Biscuits.
Fèves de Marais.	
Groscilles.	

CORRESPONDANCE.

De quoi parler, ma chère amie, si ce n'est de ce qui occupe maintenant tous les esprits et fait le sujet de toutes les conversations. Le cœur de Paris bat au Palais de l'Industrie, a-t-on déjà dit, et rien n'est plus vrai. L'Exposition, encore l'Exposition, toujours l'Exposition, voilà l'invariable thème sur lequel on ne se lasse pas de revenir. De quelque côté qu'on se tourne, on n'entend que ces mots : L'avez-vous vue ? ne l'avez-vous pas vue ? Quand y allez-vous ? quand y retourneriez-vous ? Puis les uns admirent, les autres critiquent ; n'est-ce pas ainsi de toute chose en ce monde... Pour moi, je me tais, et pour cause : je n'ai rien vu encore, et je ne veux rien voir avant que tout soit débarrassé et rangé ; je déteste tout ce qui sent l'emménagement et la poussière du voyage, et le Palais de l'Industrie encombré de caisses, de paille, offrant partout des étalages à vide, ne me charmerait guère ; je tiens à juger de l'effet général et à pouvoir comparer entre eux les produits des différents pays ; donc j'attends qu'ils soient exposés dans tous leurs avantages et se montrent hardiment au public... Mais je suis trop curieuse pour n'être pas impatiente ; curieuse, est-ce bien le mot ? Non, il y a plus que de la curiosité dans mon fait : c'est avec émotion que je pénétrerai dans ces galeries qui renferment le fruit du génie et du travail de tant de peuples, et je te réponds bien que je ne les parcourrai pas en courant, comme tant de gens, qui ne vont à l'Exposition que pour dire : *J'y ai été*. Je verrai lentement pour être sûre de bien voir, je tâcherai d'admirer avec intelligence, et en même temps que je rendrai justice à l'œuvre de l'homme, mon cœur s'élèvera vers celui d'où émane toute pensée, toute faculté, et je me dirai : Qu'êtes-vous, ô mon Dieu ! puisqu'une seule étincelle prise à votre foyer a pu nous faire si grands, si admirables, si féconds en découvertes, si ingénieux à en profiter ! Mais tout cela tu le penses comme moi, et mieux que moi ; à quoi bon t'en entretenir ? N'as-tu pas, du reste, un guide mille fois plus éclairé dans ce même journal ? Je ne sais comment j'ai l'audace de prononcer le mot exposition après le compte rendu que tu viens de lire. Il faut bien que je sois tourmentée de la maladie générale ; je ne vois qu'un moyen de m'en guérir, c'est d'ouvrir bien vite notre planche *jaune*.

nansouk double, ce dernier genre est préférable pour col du matin ; dans l'un et l'autre cas, la petite dentelle du bord ferait bien.

2, Manche mousquetaire allant avec le col.

3, *Léonide*, plumetis.

4, Quart de mouchoir imitant l'Angleterre ancienne ; les croix et les petits pointillés désignent les jours ; ce dessin pourrait aussi servir pour bord de voilette blanche.

5, *P. E.*, plumetis fendu et œillets ou pois.

6, *Éli a* dans un écusson ; tout au plumetis.

7, Garniture pour bas de pantalons, robes d'enfants, ornements de canezous, etc., etc. — Elle se brode au plumetis, avec mélange de guipure, de jours, d'œillets ombrés et de festons.

8, Bande pouvant servir d'entre-deux, pour devant de peignoir et de camisole ; elle serait très-bien aussi pour bas de jupon, en plaçant cet entre-deux au-dessus d'un ourlet de 8 à 10 centimètres ; ce dessin, qui peut également s'employer comme garniture, se brode en guipure et feston ; les deux petites guirlandes se font au plumetis sur l'étoffe même ou sur une application de tulle.

Fin de la petite édition.

9, *L. T.*, plumetis simple ou feston.

10, *A. C. M.* enlacées, surmontées d'une couronne de comte, plumetis.

11, *L. M.*, cordonnet mat ou feston simple.

12, *Valentine*, plumetis fendu.

13, 14 et 15, *Bonnet Gabrielle* ; ce bonnet du matin, dont tu vois le croquis au n° 34 du côté verso de la planche, se compose d'abord des trois parties dont tu trouves ici le dessin ; elles se brodent au plumetis et sont entourées d'un point d'échelle ; ce point d'échelle n'est indispensable que sur le n° 13, car dans les autres parties il disparaît sous la garniture. Pour monter le bonnet, tu joins ces trois morceaux les uns aux autres, plaçant le n° 13 au milieu ; les trois pointes doivent être réunies par derrière. Pour compléter le bonnet, il faut adapter au fond une petite passe très-étroite de forme ordinaire ; au bord de cette passe, de chaque côté, pose une garniture telle que te la donne le n° 16 ; pour le premier rang, 1 mètre 60 de cette garniture ; pour le second rang, celui du dessus, 1 mètre 25, et 80 centimètres pour ce qui est posé autour de la partie n° 13 ; une bande festonnée de chaque côté, longue de 50 centimètres et large de 6 centimètres, forme le nœud par derrière ; les brides sont semblables. — Ce bonnet n'est pas des plus coquets, mais il tient sur la tête et encadre très-bien la figure ; n'est-ce pas ce que tu désires ?

16, Garniture dont nous venons de parler; si l'on voulait, on pourrait remplacer la garniture brodée par de la valenciennes, ou par de la guipure d'une qualité ordinaire.

17, Écusson pour mouchoir, avec les lettres A. D.; l'écusson doit être brodé au plumetis avec points sablés, et les chiffres au plumetis simple ou feston.

18, Devant de camisole ou de peignoir; ce dessin, qui est très-joli et vite fait, se brode au feston feuille de rose, avec mélange de pois ou d'œillets et de roues; cela ferait aussi un beau bas de jupon, en le plaçant au-dessus d'un ourlet.

19, Col à médaillons, de moyenne grandeur. Je crois que tu le trouveras à ton goût, puisque tu me demandes un col dont les médaillons soient variés et entourés d'un entre-deux de valenciennes sans mélange de guipure; brode ce dessin au plumetis, avec feston feuille de rose; place autour une dentelle.

20, A. G., plumetis fin.

21, Garniture en broderie anglaise pour objets simples de trousseaux et de layettes.

Tourne la planche.

22, PATRON D'UN MANTELET A BRETelles; ce modèle ressemble un peu à celui que tu trouves sur l'une des petites figurines de la gravure de ce jour. La forme de ces mantelets à bretelles est très en vogue dans ce moment; je t'en envoie le patron comme nouveauté, car tu sais que je tiens à te faire connaître toutes les créations de la mode. Ce mantelet s'exécute sur mousseline brodée à pois ou garnie de dentelle; on peut le faire aussi soit en taffetas, soit en étoffe légère assortie à celle de la robe. Le n° 22 te donne le patron du dos, que tu couperas droit fil et d'un seul morceau; tu tailleras ensuite la bretelle n° 23, que tu devras adapter par lettres alphabétiques; par derrière, les deux petits bouts tombent en se croisant; le volant dont tu trouves la proportion au n° 24 se pose à plis plats, et se termine à peu près à la saignée du bras. Veux-tu m'en croire? fais un de ces mantelets en tulle blanc moucheté; le bord du volant n'aura qu'un ourlet de 3 à 4 centimètres, au-dessus duquel seront placés trois ou cinq rangs de petits velours noirs, suivant la grandeur; la bretelle ainsi que le bord du fond du mantelet seront également ourlés et ornés de velours; c'est jeune, nouveau, sans prétention et s'harmonise avec toutes les toilettes. Et puis, c'est la fantaisie, le caprice du jour. Du noir et du blanc, on ne voit que cela, et ce qui eût paru autrefois si choquant est maintenant du meilleur goût! Bien certainement, quand la mode a prononcé, on ne voit plus des mêmes yeux, puisque je trouve aussi une certaine harmonie dans l'association de ces couleurs si opposées. J'ai vu dernièrement une robe de bal en tulle blanc ayant douze volants, ornés chacun de quatre petits velours noirs; la berthe formant cœur derrière et devant était également ornée de petits velours, ainsi que les manches; c'était joli! mais c'était deuil, diras-tu? Non; au milieu du corsage, au-dessus des manches et dans les cheveux, on avait eu soin de mettre une branche d'acacia rose, qui tranchait fort agréablement sur ce noir.

25, E. de V., renfermé dans un écusson; le tout se fait au plumetis.

26, Gabrielle, plumetis fin. Les pois pourraient être remplacés par des œillets.

27, V. M., plumetis et point d'échelle.

28, G. H., plumetis fin.

29, L. M. P., plumetis.

J'en étais là de notre travail quand Florence vint m'enlever.

— Ma chère, dit-elle, il fait beau; c'est chose rare; jette là ta plume et promenons-nous. Ma mère nous attend.

— Volontiers, dis-je, si tu me promets de venir m'aider.

— Cela va sans dire, répartit-elle; et nous voilà parties pour les Champs-Élysées.

— Ah ça, dis-je à Florence, est-ce que tu me conduirais à l'Exposition? Je n'y veux pas aller. — Tu iras. — Je n'irai pas. — Suit une contestation fort animée, et, pour finir, nous entrons... où? à l'exposition, mais à l'exposition d'horticulture. En face du Palais de l'Industrie s'élève un joli jardin; c'est là que se tient cette exposition. Tout à l'heure encore, il n'y avait là que quelques ormeaux; ce terrain faisait partie de la promenade des Champs-Élysées, et maintenant ce sont des massifs de fleurs, des bosquets, des gazons, des fontaines, des kiosques, enfin un jardin complet. On s'y promène entre les orangers et les gardeniacées, dans de jolis sentiers qui serpentent autour des corbeilles d'azalées, de rhododendrons; on y respire le parfum des fleurs les plus rares, on se repose à l'ombre de ces mêmes ormes qui semblent avoir pris des proportions plus majestueuses. Les étrangers se donnent rendez-vous dans ces allées fleuries; on y entend parler toutes les langues, on y voit tous les costumes. Ce jour-là la foule était des plus brillantes; nous admirions avec Florence la richesse et l'élégance des toilettes: beaucoup de taffetas chinés, d'autres taffetas avec des rayures tissées dans l'étoffe, d'une couleur différente à celle du fond, comme taffetas vert d'eau, par exemple, avec des rayures marron de nuances graduées; des chapeaux de paille de riz, ornés de bouquets de violette, de fleurs de paille dans lesquelles on entremêle des feuilles de velours. Ces fleurs sont disposées en grappes de lilas, de muguets, de fuschias et de fleurs mignonnettes de différents genres; une perle de jais noir est souvent placée dans le cœur des fleurs. Nous remarquâmes aussi des bouquets de marguerites, de pavots, d'œillets en paille, entremêlés de dentelle noire, sur des chapeaux de paille de fantaisie, mélangés de chenille.

— Quelle belle saison d'été s'annonce pour notre Paris! dis-je à Florence; la campagne ne sera pas en faveur cette année!

— Je le crois bien, répondit-elle, les oiseaux peuvent chanter tout à leur aise dans les bosquets déserts, on n'ira pas de sitôt troubler leur solitude. Ne faut-il pas que chacun reste à son poste pour recevoir ses amis? Et que d'amis n'a-t-on pas en ce moment! Il vous en arrive de la province, de l'étranger, des quatre parties du monde: des figures à vous presque inconnues, mais qui témoignent tant de joie de vous revoir, qu'il n'y a guère moyen de ne pas les accueillir.

— L'hospitalité est un devoir sacré, ma chère, dis-je.

— Surtout par le temps qui court, reprit-elle; que de gens coucheraient à la belle étoile, si chaque maison particulière ne se transformait en hôtel. Encore, je ne réponds pas que cela suffise, si l'affluence des visiteurs va toujours progressant. Il faudra peut-être transformer les places publiques en dortoirs, et les voitures et les omnibus en lits de repos.

— Tant mieux, dis-je, car le commerce de Paris profitera de tout cela, et bien des fortunes s'élèveront en quelques mois.

— Aux dépens des voyageurs, ajouta malignement Florence; mais on leur donnera tant de plaisirs en compensation, qu'ils ne se plaindront pas, et tout le monde sera content. Dieu! quelle félicité! Est-ce l'âge d'or qui recommence?

— Tu ris, Florence, et moi il me vient une pensée triste. Pourquoi faut-il que les fêtes de l'industrie, qui témoignent des bienfaits de la paix, se célèbrent au milieu des troubles de la guerre?

— C'est vrai, reprit notre amie, redevenue tout à coup sérieuse. Pourquoi la guerre existe-t-elle encore dans un siècle où les arts, le commerce, l'industrie sont la vie des peuples? Qu'est-ce que l'on a maintenant à gagner à ces luttes cruelles qui font couler tant de sang et verser tant de larmes?

— Chut, ma chère, répondis-je; ce sont là des questions de politique qui ne nous regardent pas. Contentons-nous de demander à Dieu la fin de ce siège qui nous coûte de si vaillants hommes, des hommes d'un courage et d'une constance si héroïques. A ce propos, je citais à Florence quelques traits qui prouvent les nobles sentiments de notre armée. Un jeune sergent de chasseurs, qu'une balle avait traversé de part en part, se mourait; le prêtre cherchait à le consoler: « Ah! mon père, dit-il, la mort ne me fait pas de peine, je viens de me réconcilier avec Dieu, je ne crains plus sa justice; mais au service je pouvais, à force de privations, économiser quelques pièces de monnaie pour ma vieille mère; quand elle ne m'aura plus, elle sera dans la misère. » Et une larme tombait de ses yeux, et il priait pour sa mère. Le prêtre lui fit réciter le *Pater*, et il mourut en prononçant ces mots: *Donnez-nous notre pain quotidien*. Un autre soldat malade s'écriait: « Ce qui me désespère, c'est de penser que mes camarades sont au feu et que je ne partage pas leurs dangers. » Après une action d'éclat, un officier offrait une bourse au brave qui en était l'auteur: « Non, mon colonel, répondit-il, on ne va pas là pour de l'argent. » Et, en effet, ce n'est pas pour de l'argent que l'on dit adieu à son vieux père, à sa vieille mère, à une femme, à des enfants, à des amis, à sa patrie enfin; que l'on affronte les maladies, la fatigue, la mort. Il faut un autre espoir: l'assurance d'une vie meilleure. C'est la foi et l'espérance chrétiennes qui soutiennent notre armée. Florence ouvrait de grands yeux pendant que je lui parlais de la sorte; je me hâtai de lui dire que j'avais puisé ces détails dans la correspondance du père de Damas, aumônier de l'armée d'Orient, correspondance que publie un journal belge (*les Précis historiques*). Mais, tout en causant, nous avions admiré les collections de roses et mille autres variétés de fleurs, dont je te passe les noms plus ou moins baroques. Nous quittâmes l'Exposition d'horticulture pour reprendre l'avenue des Champs-Élysées, et, chemin faisant, je poursuivis le cours de mes récits, c'est-à-dire des récits de M. l'aumônier. Ce saint prêtre fait le plus grand éloge de la conduite des Français envers leurs ennemis malheureux. Une action meurtrière a-t-elle lieu, point de différence entre Russes et Français; nos soldats ne voient sur le champ de bataille que des frères malheureux, ils relèvent les uns et les autres avec le même empressement, les portent à la même ambulance, leur rendent les mêmes soins, et l'on peut dire, à l'honneur des ennemis, qu'ils agissent aussi bien avec nous.

Un jeune officier de la marine anglaise, tombé entre les mains des Russes à la suite d'une blessure, fut conduit à Odessa. Une dame russe, touchée de l'infortune du jeune homme, voulut l'avoir chez elle; elle lui prodigua pendant plusieurs jours des soins malheureusement inutiles: le jeune homme mourut. Alors sa bienfaitrice coupa elle-même les beaux cheveux blonds du jeune officier, les fit enchâsser dans un médaillon et les envoya à la mère désolée, avec cette courte inscription: *De la part d'une mère!*

Ce qu'il y a encore de commun entre les Français et les Russes, c'est l'esprit de religion qui les anime, et sans doute c'est là aussi le secret de leur force. Dieu est avec nous, disent-ils, et ils marchent sans crainte au danger; presque tous ont sur la poitrine une petite image de la Vierge, et récitent le *Souvenez-vous* en allant au feu. Ce qui témoigne encore des croyances de nos soldats, c'est le respect, l'amour qu'ils portent à leurs aumôniers. « Ah! que la présence d'un prêtre fait de bien! dit un officier. Qu'on a dit vrai en proclamant l'alliance de la croix et de l'épée! — Oh! vous êtes le bon Dieu! s'écriait un petit soldat breton en voyant entrer un prêtre sous sa tente; maintenant que je vous ai vu et que vous m'avez béni, je meurs content. » Enfin, je remplirais des pages et des pages si je voulais te redire tout ce que je dis à Florence, car il n'est pas un trait dans ces lettres du père de Damas qui ne mérite d'être cité. Mais il y a déjà longtemps que nous sommes de retour, assises à la table d'ouvrage, et pendant que je griffonne ceci, Florence s'impatiente; il est temps de reprendre nos travaux.

Ouvrages de fantaisie.

30, BOUQUET DE FLEURS EN COQUILLAGES. Pour faire ces fleurs, on choisit des coquillages...

— Comme pour faire un civet de lièvre, on prend un lièvre, dit Florence.

— Écoute donc la fin de ma phrase..... Je dis qu'on choisit des coquillages de différentes formes, suivant la fleur que l'on veut imiter. Ces coquillages, qui sont ordinairement très-polis et très-brillants, se disposent et s'emploient comme des pétales de fleurs en papier; on les colle à l'aide d'un mastic. Les pistils et le feuillage sont les mêmes que ceux qu'on emploie pour les autres fleurs.

— Mais, dit Florence, les couleurs des coquilles ne répondent pas toujours à celles des fleurs.

— C'est pourquoi, répondis-je, il faut, avant de se servir de ces coquilles, les peindre d'une couleur analogue à celle de la fleur que l'on veut imiter. Chaque fleur détachée une fois terminée, tu en fais un bouquet aussi gracieux que possible.

— Ajoute, reprit Florence, qu'on ne fait pas seulement des bouquets, mais des boîtes, des croix, des bénitiers, etc. Voilà un petit coffret en carton dans lequel tu mets des pelotons de fil, que j'ai connu assez laid et que tu as rendu bien joli en le recouvrant d'une enveloppe en coquillages; on croirait qu'il arrive tout fraîchement de Dieppe ou du Havre.

31, BOUQUET DE FLEURS EN CIRE. Le travail, pour faire ces bouquets, est à peu près le même que celui des autres fleurs. Choisis d'abord de la très-belle cire, celle de *Smyrne*; elle est infiniment plus blanche que la cire ordinaire. Pour les fleurs de couleur, tu trouveras de la cire toute préparée. Je n'oserais jamais te donner moi-même ce procédé de coloris,

tant c'est long, ennuyeux et d'une préparation peu séduisante pour de jolies petites mains blanches comme les tiennes. — La cire de qualité supérieure coûte de 3 à 4 fr. Donc, prends de la cire blanche ou de couleur; fais-la fondre dans un petit plat d'étain, et lorsque cette cire sera bien chaude, tu prendras des pétales en étoffe tout taillés et gaufrés, comme pour des fleurs ordinaires, et tu les tremperas dans la cire, toujours à chaud. Pour faire cette opération, sers-toi de pinces à fleurs. Quant au nuancé des fleurs, on délaye la couleur dans très-peu d'eau, et on passe cette couleur sur les pétales à l'aide d'un petit tampon en flanelle, allant toujours dans la longueur et non dans la largeur. Ces fleurs se terminent ensuite comme toutes les autres fleurs de papier ou de baptiste; le feuillage en cire est tellement lourd, que je ne le conseille pas. Cependant, si on le préférerait à du feuillage en papier, on devrait s'y prendre ainsi que je te l'ai indiqué pour les fleurs, en ayant toujours soin de gaufrer soit les pétales, soit les feuilles, avant de les plonger dans la cire.

— Ces fleurs-là donnent bien autrement de peine que les fleurs en coquillages, dit Florence. Je m'arrêterai, je crois, aux premières.

32, *RÉSILLE SÉVILLIENNE*. Cette petite coiffure, que l'on place très en arrière, se fait en velours, en cordonnet d'or ou en chenille. Je préfère la chenille. Pour la faire ainsi, il faut six mètres de chenille de moyenne grosseur. Ces chenilles, qui forment des carreaux, doivent être disposées sur une tête de poupée ou sur une tête amie, qui voudrait bien servir de mannequin pour quelques minutes, comme sur la tête de Florence, par exemple; chaque anneau se fixe par une perle de jais, d'acier, ou de corail... On repasse le fil ou la soie plusieurs fois dans la perle, à l'envers; on fait un nœud avec les deux bouts de ce fil, et l'on recommence ainsi à tous les carreaux. A l'un des côtés, on place un nœud fait avec de la chenille, dans laquelle on a enfilé quelques perles assorties à celles du fond de la résille. Les bouts de ce nœud se terminent par deux petits glands. Pour jeunes filles, cette coiffure est réellement charmante; j'en ai vu deux délicieuses: l'une en chenille cerise et perles d'acier, l'autre bleu Suède et perles de jais noir. Pour petites filles, ces résilles se font au filet, entourées d'une petite frange.

33, *PANIER MAURESQUE*. Ce panier se fait au crochet, avec de la ficelle, de la soie et de la laine. — Commence avec de la ficelle, et fais sur de la ganse un rond au crochet plein, ayant douze centimètres de diamètre; c'est ce qui forme le fond plat du panier qui doit se composer d'à peu près quatorze rangs; puis quitte la ganse et continue de la manière suivante: six mailles simples sur les six mailles précédentes, et trois mailles simples dans la même maille suivante, six mailles simples sur les six suivantes, et toujours ainsi. Au second rang, fais de même; seulement, pour que le chevron soit aussi pointu en haut qu'en bas, comme tu peux le voir sur le croquis, tu devras, lorsque tu redescendras les six mailles et que tu auras fait la dernière, en laisser trois d'intervalle avant de recommencer les six montantes. — Tout le panier se fait de même en alternant les couleurs, ainsi que je vais te le dire: quatre rangs ficelle, — un rang de soie mais, — deux rangs gros bleu, — un rang mais, — deux rangs bleu plus pâle, — un rang mais, — deux rangs bleu plus pâle encore, — et un rang mais; — puis quatre rangs ficelle, — un rang mais, — un rang gros bleu, — un rang mais, —

un rang bleu plus pâle, — un rang mais, — un rang bleu tout à fait pâle, et un rang mais; — enfin, un dernier rang ficelle termine le haut du panier, qui forme une dent, produisant l'effet d'un feston. — La monture de ce petit ouvrage est très-facile. M^{me} Marie Soulant, qui est notre providence en fait d'ouvrages, me l'a expliquée ainsi: Coupez d'abord un rond de carton de douze centimètres de diamètre; coupez un second rond égal à celui-ci, en percaline bleue, adaptez-le à une bande de percaline ayant en longueur la circonférence du rond en percaline, et la hauteur du panier au crochet; superposez le rond de percaline sur le rond de carton, et enfin introduisez ce rond de carton, orné de sa percaline, dans le panier au crochet. Avant de joindre par quelques points le crochet et la percaline ensemble, coupez un sac en soie bleue, ayant vingt centimètres de haut et quarante-huit centimètres de large; dans la hauteur, prenez un ourlet de huit à neuf centimètres, au bas duquel vous ferez une coulisse. Placez ce sac dans le haut du petit sac au crochet et l'arrêtez par une ligne de points dissimulés sous les deux derniers rangs; enfin, dans la coulisse, passez un petit ruban de satin numéro quatre, en faisant un nœud aux deux extrémités. Voilà qui n'est guère difficile, n'est-ce pas?

— Ni long, ni coûteux, répondit Florence. Cela a tous les avantages.

34, *CROQUIS DU BONNET*, dont le dessin se trouve sur la planche de broderies.

— Et puis? dit Florence.

— Ouvrez la seconde planche, lui répondis-je.

— Deux planches de broderies? reprit-elle. Je n'y comprends plus rien. Ah! je sais, c'est un moyen de ne pas perdre de terrain avec les ouvrages de crochet. Le n^o 1 représente, je parie, un dessin de grande rideaux.

— C'est cela même. On se sert, pour exécuter ce dessin, de coton n^o 13, marque C. B.

PLANCHE DE CROCHET.

Premier côté.

Ce dessin, fait au filet brodé en reprise, serait également très-beau. La composition en est disposée de façon à se relier dans la hauteur et dans la largeur. — Le bord, auquel tu dois conserver les ondulations, sera entouré d'une dentelle de coton ressemblant à s'y méprendre au crochet le mieux exécuté. Faire toi-même cette dentelle, serait chose trop longue et trop ennuyeuse pour que je t'y engage.

Ce dessin serait aussi très-convenable pour manteau de lit ou dessus d'édredon. Si j'en faisais un manteau de lit, je placerais autour la bordure du n^o 2, et je borderais ces festons d'une dentelle comme celle dont je viens de te parler.

Le dessin n^o 2 serait aussi très-bien approprié pour une nappe d'un petit autel, comme il y en a tant dans les églises de campagne.

3, Ce dessin peut servir pour dessus de coussin ou voile de voltaire, en l'entourant d'une dentelle. On peut encore l'exécuter en cordonnet très-fin, et le placer sur un transparent de couleur tranchante. Ce dessin ferait un joli buvard, sachet à mouchoirs, etc.

— Mais je l'aimerais mieux, dit Florence, au crochet qu'au filet. Je pourrais bien en faire des dessus de petits tabourets de pieds, en laine.

4, Ce charmant bouquet de liserons peut servir pour dessus de table, dessus de pouff, ou enfin pour tabou-

ret de pied. — Pour dessus de petits guéridons, choisis du gros cordonnet groseille, ou bleu de Suède, que tu doubleras de satin blanc. Tout autour, il faut une grande frange torse; pour tabouret de pied, il faudrait de la ficelle ou du coton de couleur, doublé de percaline lustrée. — Quant au pouff, on a toute liberté de le faire comme on le désire, en soie, en cordonnet, en laine, etc. — Ce dessin, d'un travail très-fin, serait délicieux pour un petit écran de cheminée, terminé par une frange assortie au fond du crochet.

5 et 6, Entre-deux qui, mélangés avec d'autres entre-deux de broderie anglaise, font de charmantes taies d'oreiller, couvre-pied de berceau, voiles de voltaire; cela joue admirablement la guipure ancienne.

7, Cordon de sonnette que l'on exécute en cordonnet de soie, d'une couleur en rapport avec l'ameublement de l'appartement; il doit être doublé d'une nuance tranchante, ou assortie à celle du cordonnet si on veut le rendre moins élégant. Ce genre de cordon se monte sur une grosse toile recouverte de percaline lustrée; dans le bas on pose une poignée en cuivre doré ou en passementerie; les deux côtés du cordon sont bordés par un cordonnet assorti de couleur à celles du crochet et de la doublure.

—Et, ajouta Florence, si la sonnette se trouve contre la cheminée, au lieu d'un cordon, on aura le plaisir d'en faire deux, c'est indispensable.

Second côté de la planche :

N° 1, Sachet de mouchoir, que l'on fait au point de chaînette, en soie de couleur sur tulle noir ou blanc doublé de satin, ou sur de la moire; dans ce dernier cas, on pourrait aussi se servir de ce dessin pour buvard; on le broderait sur velours, ou mieux encore sur casimir, si ce buvard était pour homme; l'écusson du milieu est destiné à recevoir les initiales. J'ai dernièrement expliqué la manière de monter les sachets; quant aux buvards, la chose n'est pas de notre compétence.

On pourrait encore broder ce sachet sur tulle avec application de taffetas retenue par un petit point de feston.

2, Volant en application pour robe de mariage, bordure de voile, etc.; les jours doivent être très-variés.

3, Écusson pour mouchoir d'homme, plumetis et points sablés.

4, Bordure au filet.

5, Bouquet que l'on brode au passé sur satin, velours, moire antique, pouvant servir pour écran et dessus de pelote duchesse.

6, Sachet à mouchoir, brodé au passé sur moire antique; les fleurs sont formées par des tubes en perles satin entourées de chenille; pour les petites graines de sorbier, les perles doivent être rondes et également entourées de chenille; les feuilles se font en chenille, brodées, comme de raison, au métier; les nervures des feuillages sont en fil d'or ainsi que le nœud du milieu. Le mot *mouchoir* se brode tout en soie.

7, Dessus de porte-cigares; ce dessin se brode au passé sur du maroquin; — les petites boules ainsi que le calice des fleurs pourront être en perles.

8, Écusson de mouchoir plumetis et points sablés.

9, Porte-monnaie : point de chaînette ou soutache, que l'on brode sur casimir ou sur peau.

10 et 11, Calotte grecque : Broderie sur velours ou

sur moire : — ce dessin en chenille ombrée et perles serait d'un charmant effet.

— Voilà tout cette fois, dit Florence; il me semble que je n'ai rien gagné à venir plus tard que d'ordinaire; tu deviens d'une prodigalité effrayante, Jeanne.

— Qui pourra jamais broder cette infinité de dessins ?

— Ah ! si je mesurais mes planches à ton courage, je crois bien qu'elles devraient subir de singulières restrictions; mais je ne veux plus que ta paresse ait aucune excuse, et je lui donne de quoi choisir. Voyons, que penses-tu de ma gravure de mode ?

— Je la trouve charmante, fraîche comme une belle journée de printemps, de ce printemps dont parlent les poètes, car pour nous, nous ne le connaissons plus que de nom. Aussi ce barège me donne-t-il le frisson. Ce n'est pas du barège, mais de la *toile d'Asie*. La robe est à double jupe, ayant au bord une disposition tissée dans l'étoffe. — Ce corsage sans basques est froncé à la vierge; les manches, à triples bouillons, sont terminées par un petit volant assorti à la disposition de la robe. Mantelet montant en mousseline brodée : un grand volant part du dessous du feston qui entoure le mantelet. — Les bretelles en ruban se terminent devant et derrière par un nœud à bouts flottants; le petit col est fixé également par un nœud de ruban. — Chapeau en tissu de paille, formant des losanges composés de paille et de tulle noir et entourées par de la chenille noire. — De chaque côté des joues, la passe coquillée est ornée de roses trémières en plumes; au-dessus de cette paille, se trouvent des nœuds, d'un côté formés par de larges rubans, et de l'autre par des rubans n° 4; les bouts de ces nœuds tombent sur le cou. Sur le rond de la calotte, est une étoile en paille. L'autre jeune fille porte une robe en organdi; sur le bord des trois volants découpés, est une ruche en étoffe pareille. — Le corsage est en mousseline blanche à pois; ce corsage, à basques, est garni de bandes brodées; les bretelles sont formées par un ruban bordé de garnitures. — Au-dessus de la manche, sont trois petits bouillons terminés par un entre-deux brodé. — Au bas du gros bouillon, est un autre entre-deux, serré au poignet et terminé par une garniture. — Le chapeau est en paille de riz, orné d'un côté seulement par une longue branche d'acacia, partant du dessous de la passe et se prolongeant jusque sur le bavolet en paille de riz, qui est terminé par une petite blonde. — De l'autre côté de la passe, est une touffe de fleurs mélangées à de la blonde. — L'ombrelle, en moire antique, est ornée d'une broderie au passé. — Tu sais que je t'en ai donné l'année dernière un très-joli dessin.

— Nous finissons à point, dit Florence, j'entends ma mère qui vient me chercher pour faire quelques visites. Ah ! les visites, que c'est donc une chose ennuyeuse, que je voudrais donc qu'on les supprimât.

— Et moi, répondis-je, j'en serais désolée; car les visites sont un lien social qu'on aurait grand tort de négliger, et un ancien usage dont le but me paraît très-respectable. Ainsi, rendre visite aux personnes qui nous ont reçues chez elles, ou nous ont envoyé une invitation dont nous n'avons pas profité, c'est une façon polie de les remercier de leur bon souvenir. Rendre visite aux gens de sa connaissance quand il leur arrive quelque chose d'important : naissance, mariage, gain ou perte de procès, destitution, revers ou succès de fortune accompagnés d'un peu d'éclat, c'est leur dire

l'intérêt que l'on prend à l'événement heureux ou malheureux qui les occupe. Se dispenser de ces devoirs, c'est rompre avec le monde et se résigner à n'en plus attendre que le dédain ou l'oubli; car la société ne pardonne pas à ceux qui transgressent ses lois. Donc, ma chère, si tu n'as pas l'intention de te retirer dans quelque ermitage, je te conseille de respecter les usages établis, ou bien à coup sûr tu passeras pour manquer de savoir-vivre et d'éducation.

— Après un si beau sermon, dit Florence, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me soumettre. Adieu donc, Jeanne; mais une autre fois, je te prie, laisse un

peu ce ton moraliste qui ne te convient guère. A *cha-*
cun son métier, et, comme dit ton rébus du mois der-
nier : les *vaches sont bien gardées*. Seulement je te
fais observer que c'est *seront* qu'il fallait dire.

— Et qui t'a dit que tous ces bergers ne resteront pas
autour du troupeau, et que les vaches ne *seront* pas
aussi bien gardées qu'elles le sont? Tu te trompes si
tu crois être quitte de moi avec ta malice; à la pro-
chaine fois, le second point! Mais bast! elle était déjà
loin! A mon tour, chère amie, de te dire adieu, un
adieu très-précipité, très-bref; mais au nombre des
paroles, on ne mesure pas l'affection.

ÉPHÉMÉRIDES.

25 JUIN 1218. — MORT DE SIMON DE MONTFORT.

Ce brillant chevalier descendait d'une ancienne
famille; il était seigneur de la petite ville de Montfort,
près de Paris. Il se distingua, dès sa jeunesse, dans
les guerres d'outre-mer, dans les croisades contre les
païens de Prusse, et il fut choisi enfin pour chef de la
croisade contre les Albigeois. On sait que les doc-
trines de ces hérésiarques étaient à peu près celles
des socialistes de nos jours. Ils s'étaient emparés des
plus belles provinces du midi de la France; Montfort
les leur arracha; rien ne résistait à sa sagesse et à sa
valeur; il supportait sans peine toutes les fatigues de la
guerre; sa haute stature le faisait distinguer au milieu

des batailles; le seul mouvement de son épée épou-
vantait les ennemis. Il était éloquent, ferme, juste,
plein de pitié pour les faibles et de générosité pour
les vaincus. On le vit pleurer sur le cadavre du roi
d'Aragon, son mortel ennemi, et il éleva avec un soin
paternel le fils de ce prince, remis entre ses mains
comme otage. Après s'être acquis une grande renommée
par son courage et son zèle apostolique, Montfort mou-
rut au siège de Toulouse, frappé d'un coup de pierre.
Les Albigeois ont tâché de noircir sa réputation; mais
les éloges de saint Louis, si bon juge du courage et de
la vertu, suffisent à la gloire de Montfort.

MOSAÏQUE.

On va loin sans mourir d'ennui, pourvu qu'on se
donne des occupations et qu'on ne perde point cou-
rage.

M^{me} DE SEVIGNÉ.

Quelle est la plus belle dot pour une femme? —
Une vie pure.

BIAS.

La lecture donne du fonds à un homme; la
conversation lui donne de la présence d'esprit, et l'habi-
tude d'écrire lui donne de l'exactitude.

BACON.

La religion est le premier frein de l'homme, la
sagesse n'est que le second.

(Maxime Chinoise).

RÉBUS.

